

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

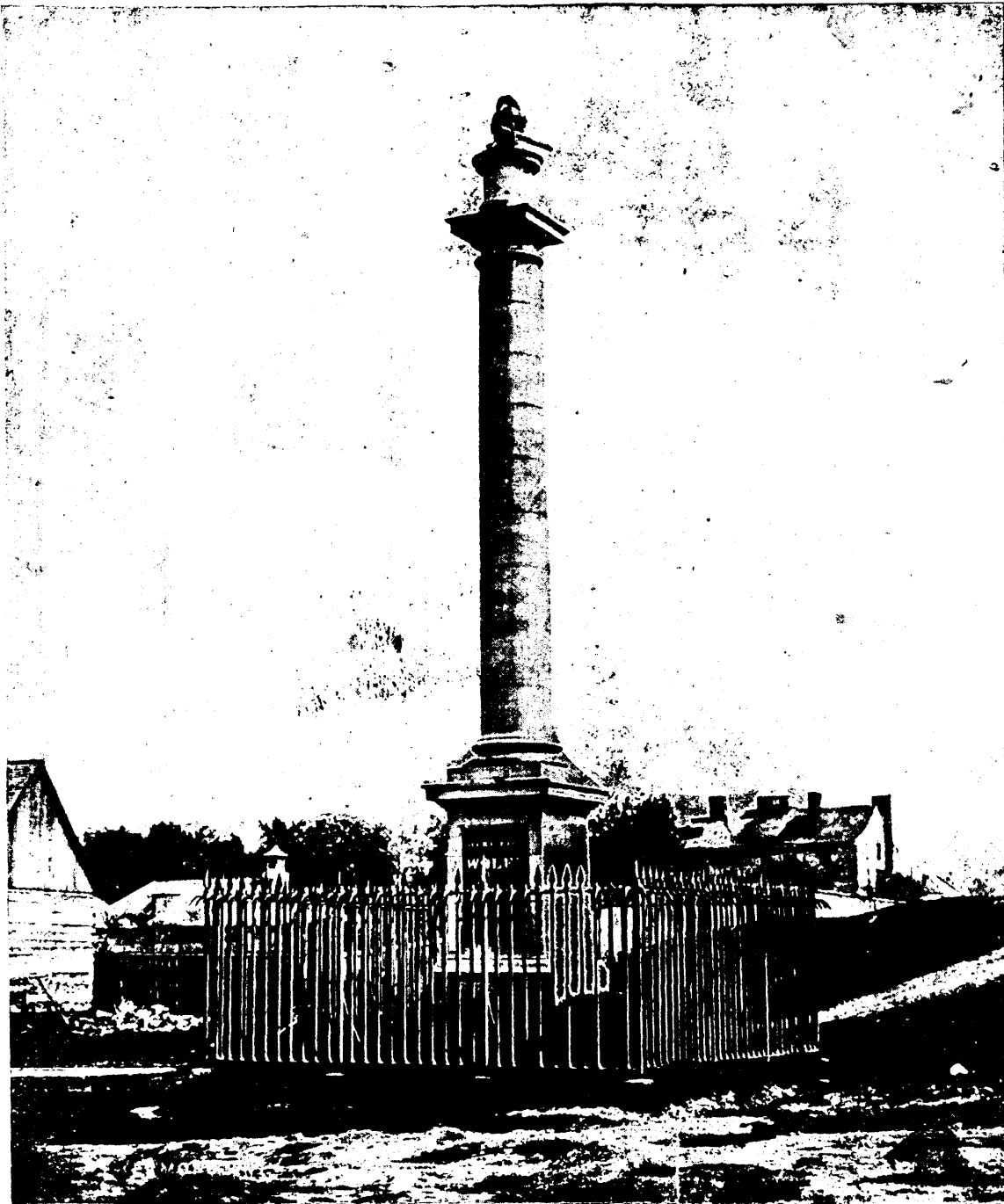
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 298.—SAMEDI, 18 JANVIER 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



A TRAVERS LE CANADA. — QUÉBEC : LE MONUMENT WOLFE
Photographie Vallée—Photo-gravure par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 JANVIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Fantaisie, par R. Chevrier.—Une marche en raquettes à Ottawa, par Emile Meddon.—Voyages extraordinaires : Un drame dans les airs, par Jules Verne (suite).—Poésie : 1890, par Ellsa.—La Grippe.—Bibliographie.—L'adoration.—Petit voyage en Terre-Sainte : Bethléem.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : A travers le Canada : Le monument Wolfe à Québec.—Beaux-Arts : L'Adoration.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

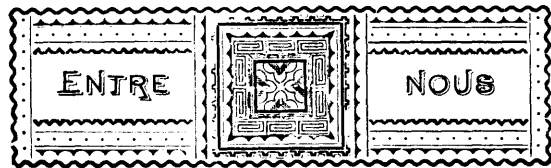
1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, mais personnes choisies par l'assemblée. Aucun ne sera payé après les 30 jours qui suivront la date de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, M. Joseph Lebœuf, 2151, rue Notre-Dame, Montréal, a gagné \$50.00; Madame George Miron, 1105, rue St-Jacques, \$25.00; M. N. Pilote, Richmond Station, \$15.00; Joseph Gladu, 302, rue Cadieux, Montréal, \$5.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



* * Vous ne vous êtes sans doute pas trop étonnés de ne pas voir d'Entre-Nous portant ma signature, la semaine dernière, sachant que la grippe faisait partout des malheureux, pour quelques jours au moins, et c'est pourquoi je me suis reposé ainsi que mes lecteurs.

Que cette indisposition m'ait atteint ainsi que plusieurs ministres, conseillers législatifs, députés et nombre d'autres personnes plus ou moins haut placées,—puisqu'elle ne tient compte d'aucune position sociale—je le comprends, mais qu'un individu, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, me prenne en grippe, c'est ce que je ne comprends pas.

Desaulniers vous a dit dans le dernier premier MONDE ILLUSTRÉ que je venais de publier un livre, dans lequel j'ai réuni certaines chroniques et articles qui ont vu le jour dans différents journaux et à diverses époques; il en a même dit beaucoup de bien, ce dont je le remercie, et m'a accusé de paresse pour ne pas avoir écrit de préface, ce en quoi je ne le contredierai pas.

Tous les journaux qui ont publié des articles bibliographiques sur mon bouquin, ont été des plus élogieux et n'ont pas craint de blesser ma modestie; je me suis laissé faire sans broncher.

Je tiens cependant à protester contre une critique des plus absurdes qui a paru dans la Patrie, et qui prouve que jamais le palmipède qui l'a écrite n'a lu mon livre.

Et comme je n'avance jamais rien sans être sûr du fait, vous allez en juger par vous-même :

"Cet écrivain sympathique, dit le critique de la Patrie, laisse courir sa plume sur le papier avec la désinvolture d'une jeune femme qui raconte à des amies les grands événements de sa journée : rencontres imprévues—chapeau original vu dans la rue Notre-Dame, sur la tête d'une jolie étrangère,—compte rendu d'une représentation à l'Académie—quelques mots sur la voix de Melle X,—toilette fêtarde, admirée en passant sur le trottoir de la rue Ste-Catherine,—allusion au dernier roman; tout y est passé en revue; mais avec une gracieuse légèreté et sans la moindre malice, quoique l'esprit ne soit pas banni de ces causeries féminines. Ainsi fait l'auteur d'Entre-Nous".

L'intention est excellente—peut-être—mais mon plus cruel ennemi n'aurait pu me traiter plus mal, puisque je défie qui que ce soit de trouver dans mon livre un seul des sujets que ce critique aussi bienveillant—que peu influent du reste—dit avoir été effleurés par moi.

Je ne l'en remercie pas.

Et plus loin :

"Il est regrettable qu'en parlant du joli conte américain de La Dame et le tigre, M. Ledieu n'ait pu nous donner qu'une version tronquée, qu'il a empruntée à un journal français et qui est entièrement dépourvue de sel, d'intérêt et de vraisemblance".

Vous vous figurez sans doute, après avoir lu ces lignes que j'ai donné dans mon livre une version de La Dame et le tigre, et bien, c'est absolument faux, je ne l'ai pas fait, mais pas du tout, du tout, et si ce critique veut lire ce conte traduit en français, au Canada, et non pas dans mes Entre-Nous, il peut le trouver dans la dernière année de l'Opinion Publique où il a été publié par Provencher, qui connaissait sa langue et la langue anglaise autrement bien que lui.

J'ai écrit tout cela à la Patrie, mais ce journal a fait de ma lettre aussi peu de cas que vous en faites de Jeanne la fileuse, ce qui n'est pas peu dire.

Mais, il est inutile de vous parler plus longtemps de cette bêtise que je mets plus sur le compte de la sottise que de la méchanceté de son auteur.

* * Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais eu la grippe, le mal à la mode, et il est assez curieux de constater que la plupart des journaux français ait adopté pour le désigner le mot anglo-italien Influenza, tandis que, presque invariablement, les journaux de Londres se servent du terme français grippe.

Ce sont là de ces anomalies qui ne raisonnent pas trop, mais qui sont cependant les conséquences de notre manie à tous de faire du genre, de l'exotique.

La grippe, tout le monde comprend ce que c'est en France, mais si vous vous servez du mot influenza, cela sonne mieux aux oreilles de certaines personnes qui préfèrent appeler leur fille Maria, Emilia, Rosa, etc., au lieu de Marie, Emilie, Rose qui sont des noms vraiment français. Certaines gens poussent même la manie jusqu'à baptiser leurs fillettes de nom de ville comme Délina; celles-là méritent d'être conspuées.

A propos des malades Labryère répond ainsi dans le Figaro, à ceux qui lui demandent qui est influencé :

Tout le monde. On n'est plus nerveux, ni vaporeux, ni migraineux. On n'a plus de maux de cœur, on n'est plus splénétique ni rhumatisant. On ne sait pas si c'est la poitrine, la rate, le foie, le poumon, le cerveau, la jambe ou le coude qui nous fait mal. On est influencé, c'est à-dire à une maladie vague qui n'en est pas une et qui les résume, une maladie que le malade ne connaît pas, ni le médecin non plus, une affection qui n'a pas de remède et qui les admet tous, une crise qui peut-être fatale si elle n'est bénigne et que les médecins guérissent sans savoir quand, pourquoi, comment, par quels moyens et sans y croire.

—C'est au ventre que vous souffrez?—Oui.—Bene, et au cœur?—Oui.—Melius, et à la tête?—

Oui.—Optime, et aux jambes?—Plus de jambes! Excellentisme.—Qu'est-ce que c'est?—L'Influenza.—D'où ça vient-il?—De Russie.—Vous ne me comprenez pas. Qui a trouvé...!—Le mot! les Italiens. Influenza, influence, contagion, épidémie.—Au diable l'origine. Qu'est-ce que ça me fait d'où le mal vient. Qui me l'a donné?—Ah!—Le chaud?—Peut-être.—Le froid?—C'est possible.—L'humidité?—Rien de plus vraisemblable.—Que faut-il faire?—Ce que vous voudrez.—Mais encore?—Je n'en sais rien.—Docteur! vous êtes un âne.—Non, je suis un honnête homme; mais si vous tenez absolument à prendre quelque chose, prenez de l'antipyrine, à moins que vous ne préféreriez une ordonnance.—Oui, une ordonnance. Il me semble que si vous me faites une ordonnance, ça ira déjà mieux.

Laissez agir la nature	0.25
Chaleur	55.00
Eau distillée	44.25
Une cuillerée toutes les heures.	
15—1—89	X....

Le quatrième jour, on est guéri et on se raconte dans le monde, à ses amis, qu'on a eu l'influenza. Il y a des gens qui vous l'envient.

Le médecin nage dans la joie. Il soigne une maladie ravageante, mais non dangereuse. Il fait des visites multipliées et ne peuple aucun cimetière.

Aussi ne se reconnaît-il plus.

Le tableau peut paraître un peu chargé, mais, au fond, c'est bien cela, et si vous n'avez pas eu la grippe, demandez ce qu'en pensent nos ministres, nos députés et nos conseillers législatifs qui tous sont grippés comme moi.

* * Comme on me dit que l'on parle toujours un peu de la question des biens des Jésuites, mes lecteurs liront peut-être avec intérêt une lettre qui vient de me tomber sous la main.

Elle est du capitaine Lowe, qui avait été envoyé de Montréal à Québec, afin d'en rapporter les documents et papiers relatifs aux biens des Jésuites; la question n'est pas neuve, comme on le voit, puisque ceci se passait il y a plus de cent ans.

Voici cette lettre :

MONTREAL, le 19 juin 1789.

Mon cher monsieur,

Je suis arrivé la nuit dernière, mes papiers sains et saufs et en bon état. Pour moi, je suis mouillé, cuit, grillé, bouilli, étuvé et rôti, mais aussi gai et sans souci qu'un bon diable, et prêt quand on voudra à rendre compte de mon ambassade. Ayez la bonté d'envoyer chercher la boîte des Jésuites, car je n'ai personne par qui l'envoyer.

Tout à vous,

G. LOWE.

Mercredi, 6 hrs du matin.
A K. CHANDLER, écuyer.

La boîte des Jésuites signifie évidemment la boîte des documents et papiers relatifs à la question en litige, et, à part cette expression, excusable de la part d'un homme qui écrit une autre langue que la sienne, ne trouvez-vous pas cette lettre pleine d'esprit et de sel?

On comprend, après l'avoir lue, toutes les fatigues qu'à pu endurer le voyageur en venant, en plein mois de juin, de Québec à Montréal.

A cette époque, en effet, on mettait deux ou trois jours, au moins, pour faire un voyage qui demande aujourd'hui quelques heures, et ce n'était pas une petite affaire que de parcourir soixante lieues en voiture.

A titre de curiosité, cette lettre a donc sa valeur.

* * On parlait, l'autre soir, de la mort de Pénard, qui sautait du haut d'une tour de cent cinquante pieds, et que vous avez probablement vu puisqu'il a parcouru les Etats-Unis et le Canada pendant plusieurs mois.

On discutait l'utilité de ces prouesses, qui ne prouvent guère que la sottise de celui qui les accomplit, et, après avoir parlé longtemps des sauts de ce gymnaste, une charmante femme termina ainsi le débat :

—Enfin, il a tant sauté, qu'il a fini par s'ôter la vie !!!

J'estime fort peu les faiseurs de calembourgs, car ce genre d'esprit est surtout celui des gens qui

n'en ont pas, mais quand, d'aventure, j'entends un bon mot comme celui que je viens de citer, je l'accepte fort bien et plains fort peu celui qui l'a provoqué par sa mort.

Bravo ! madame.

* * Le lendemain je me trouvais dans un tout autre monde,—un journaliste doit aller un peu partout et tout noter,—cette fois il était question de l'expédition de viande fraîche en Europe.

—Rien de plus simple, dit un boucher, ou prend un bœuf, on le tue, on le découpe, on le frise, on l'expédie en Europe, on le défrise et... on a du bœuf frais.

—Comment cela, on le frise, on le défrise ?

—Eh bien ! oui, on le frise, on le gèle, on le défrise, on le dégèle ; vous ne comprenez donc pas le français ?



FANTAISIE !

I

Les jours sont devenus froids et les bouffées du septentrion nous ont forcés de s'abriter derrière le moelleux rempart de nos fourrures. Le vent d'hiver tardif a glacé soudain la fange de nos rues, et de son aile frileuse a secoué sur les branches de nos arbres et sur les tuiles de nos toits, en dentelles et festons, la blanche poussière des nues !

La nature a revêtu sa nouvelle toilette et toute charmante dans sa robe d'épousée, je ne m'étonne plus qu'on ait chanté les charmes de cette rude saison et la poésie de la première neige !

Mais le passé, comme s'il gardait dans ses replis une portion ou la totalité d'un bonheur perdu, a toujours pour nous d'immenses attraits, et l'on maudit aujourd'hui le présent pour le regretter peut-être demain.

L'automne, ce morne prologue d'un drame plus sombre encore—l'automne avec ses couleurs fanées, son ciel pluvieux, son soleil boudeur nous parlait d'une ancienne splendeur. J'aimais cette muette confiance d'un mourant et j'ai pleuré son départ :

Fendant le ciel obscur de son vol monotone
Comme un triste proserit j'ai vu s'enfuir l'automne
Laisant après lui maint regrets ;
Et pour dernier débris de la belle nature
Pour tout souvenir de l'antique verdure
Rien n'est resté que les cyprès !

L'hiver encor brisant les barrières du pôle
Neige et vents sous le bras et frimas sur l'épaule
Fait invasion parmi nous
Et pensives soudain près d'un foyer sans flamme
Tremblant pour l'avenir, le désespoir dans l'âme
Des mères pleurent à genoux !

II

Heureux ceux qui, le soir, quand la tempête crie et brise ses fureurs aux angles de nos rues—quand la brise pleine de colères et de sifflements tord le squelette des arbres et fait gémir la charpente du chaume où logent la veuve et l'orphelin—heureux ceux-là, dis-je, qui peuvent se grouper autour d'un bon feu et parler d'avenir, raviver leurs espérances avec le brasier qui s'éteint et mêler au bruit harmonieux des langues de feu qui lèchent la cheminée ardente le joyeux murmure d'une intime causerie :

Quand dans sa lueur blafarde
Le soir enveloppe et garde
L'univers de froid transi
Rien ne fait du bien à l'âme
Comme jaser à la flamme
Du foyer qui jase aussi.

Les soirées de décembre sont longues et tristes—et la solitude en double l'ennui. Donc vous tous dont le cœur est vierge de déceptions et de douleurs—qui gardez encore intacte la couronne de nos illusions et de nos rêves—vous qu'une précoce expérience a blasés ou meurtris, de peur que l'indifférence vous tue ou que le plaisir ne vous reprenne dans son tourbillon, rapprochez-vous et réchauffez vos âmes au foyer puissant de l'amitié.

Dans ces scènes d'intimité—dans ces entretiens paisibles—dans cet adorable commerce de sympathies—où l'on passe bien quelques serremments de

mains—quelques baisers peut-être en *contrebande*—mieux que dans le bruit des fêtes—dans les rumeurs de la ville, mieux que dans les ivresses de l'alcool et du vin on trouve la joie du cœur, l'oubli du chagrin ou le sommeil du remords !

Jeunes filles, soyez moins sévères. Jeunes gens laissez-vous charmer par le parfum de leur sourire et la musique de leur parole ! Rapprochez-vous ! Soyez intimes—soyez frères mais prenez garde, car on a dit : *Les amitiés qui ont les enthousiasmes de l'amour en ont aussi les inconstances !*

III

Cura te ipsum. Moi qui prêche l'amitié, je devrais, n'est-ce pas, changer mes habitudes de hibou. Mais voir le tourbillon battre de son aile ma fenêtre qui tremble—suivre des yeux les nuages qui fuient et de la pensée des chimères qui s'évanouissent, voilà mon bonheur. Pourtant quand je rencontre sur ma route une enfant riieuse et jolie, aux joues rosées, aux grands yeux bleus ou noirs ou le vent met des larmes, mon cœur bat plus vite et toute la journée je suis de maussade humeur. Moi qui croyais n'avoir plus rien qui battit sous mon habit ! En l'honneur de ma découverte je dédie ces quelques vers aux lectrices de ce journal. Sur mille d'appelées, une au moins voudra-t-elle être l'élue !

Seul et transi dans sa chambre
Le cœur rêvant un aveu
Qu'un soir est long en décembre
Sans causer, sans rire un peu !

Jeune fille, dont l'œil tendre
Garde un reflet de pitié,
Venez ramuer la cendre
Du feu de mon amitié,

Je vous dirai mon histoire
Et mon cœur de fiel remph.
Dans vos regards croira voire
Le bonheur avec l'oubli.

Il est si doux l'âme en fête
De bâtir plans et projets
Et cueillir en tête-à-tête
Des fleurs au temps des cyprès !



Janvier 1890.

UNE MARCHE EN RAQUETTES, A OTTAWA

C'était à la fin de janvier 188..., un jeudi soir, par un ciel bleu et serein, au fond duquel brillaient des myriades d'étoiles ; le vent du Nord balançait rudement les arbres engourdis du sommeil de l'hiver. La terre, couverte de sa blanche parure, nous invitait à prendre nos ébats sur la frêle chaussure des trappeurs d'autrefois, qui couraient les forêts et les plaines, à la poursuite du noble gibier, durant cette froide saison de l'hiver canadien.

Huit heures sonnait à la tour du Parlement lorsque nous partîmes, raquettes aux pieds, pour notre promenade ou plutôt notre marche hebdomadaire. Nous traversâmes la rivière Rideau, puis notre route se continua vers le bois McKay.

Déjà le givre se forme sur nos visages : il faut se couvrir du capuchon. Après quelque vingt minutes, nous atteignons un sommet, non loin de la résidence du gouverneur-général ; d'ici, il nous est donné de contempler la capitale du Canada, brillamment illuminée ; ces centaines de feux électriques se reflètent dans le firmament, cette couronne de clarté est d'un effet enchanteur.

Marchant encore, nous traversons bois, chemins et sentiers, puis nous voilà sur les bords de la rivière Ottawa. Le vent, de plus en plus violent, semble vouloir nous faire rebrousser chemin ; la neige aussi nous combat : elle se jette brusquement sur notre groupe et couvre les derniers sillons des raquettes. Phébé, dans sa grandeur parfaite, se lève majestueusement à l'horizon. Bientôt, elle dépasse la cime des arbres de l'île de la Chaudière, éclaire nos pas et jette autour de nous une lueur blanche qui fait mieux voir les tourbillons de neige follement balayés par les coups de l'aquilon.

Nous serrons les rangs en formant un carré de six raquetteurs. Un guide et le capitaine, portant flambeaux, sont à quelques pas en avant. Celui-ci, puissant ténor, entonne la chanson du club, et tous nous répétons avec entrain ces couplets composés expressément pour le club de raquettes *Frontenac*, d'Ottawa, par le regretté E. Blain de Saint-Aubin (*).

Sur nos raquettes, en avant !
Bons marcheurs, malgré neige et vent !

Les *Frontenac*, au cœur vaillant,
Ont le pied, l'œil à l'avant.

Sur la neige légèrement,
Ils semblent glisser en courant.

Belle est la neige, beau est le temps :
Ils marcheront vite et longtemps.

Malheur à qui tombe en sautant !
Il se relève promptement ! !

Et tous à table, en arrivant,
Aux bons mets montrent bonnes dents.

Le soir au bal, ils vont dansant
Légers comme la plume au vent.

Près des belles ils sont galants,
Malgré les maris, les amants.

Sur nos raquettes, oh ! gaiment !
Marcheurs et danseurs, en avant !

Nous arrivons à l'île, d'où nous avons aperçu, d'une grande distance, au déclin d'une colline, un amas considérable de fagots en feu. On nous attendait !

Les cris et les hurrahs se succèdent ; des pièces pyrotechniques s'élancent dans l'immensité des airs ; en éclatant, elles produisent les plus jolies couleurs.

Sur cette île de la Chaudière demeure la famille Charron ; les portes de sa maison hospitalière nous sont ouvertes, on est chez soi. L'appétit, aiguisé par la marche, disparaît bientôt, ainsi que les mets succulents d'une table royalement couverte. Les bons mots sont les bons mets, le chant avec le plaisir ; il ne manque rien à cette agréable réunion. C'est alors que nous aimons à nous rappeler de ces mois d'été que nous passions sous la tente ; de ces veillées agréables sur les bords de cette île enchantée, où l'écho a souvent répété le chant des frères Bureau et les sons argentins tirés du piccolo, par notre confrère, Albert Dion.

Que le temps passe vite ! onze heures ont sonné ! Il faut quitter ce foyer paternel pour retourner en ville. Le capitaine commande de chauffer la raquette ; ceci fait, nous reprenons la marche.

Le vent s'est calmé ; comme un ennemi vaincu, il a cessé sa violence. Diane jette partout ses brillants rayons et nous fait admirer cette immense étendue de neige qui couvre la glace, tenant enchaînée la belle et grande rivière sur laquelle les campeurs aiment à se bercer dans leurs pittoresques embarcations d'été.

A peine une heure s'est écoulée depuis le départ de chez Charron, que déjà nous sommes tout près de nos demeures, où l'on nous attend avec impatience. Le chant des raquetteurs ne se fait plus entendre à part quelques voix—celles des célibataires—disant toujours ces mots de Horace Kearney :

Soyons de bons vivants,
Ne fuyons pas la belle ;
Mais craignons en temps
Ce que le monde appelle
L'amour, l'amour.
La nuit comme le jour.

EMILE MEDDON

Ottawa, janvier 1890.

—On a calculé que 80,000 Américains ont traversé l'océan, l'année dernière, pour voir l'exposition de Paris et les autres curiosités du vieux monde, et qu'ils auront dépensé 80 millions de piastres en Europe, soit une moyenne de \$1000 ~~chaque~~.

(*) ~~Blain~~ faites pour s'adopter à l'air *En roulant ma*



BEAUX-ARTS. — L'ADORATION. — TABLEAU DE M. PRUDENT-RIANT

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Un drame dans les airs

(Suite)

—Fâcheux présage ! dis-je, intéressé par ces détails, qui me touchaient de près.

—Présage de la catastrophe qui devait, plus tard, coûter la vie à l'infortuné ! répondit l'inconnu avec tristesse. Vous n'avez jamais rien éprouvé de semblable ?

—Jamais.

—Bah ! les malheurs arrivent bien sans présager ajouta mon compagnon.

Et il demeura silencieux.

Cependant, nous avançons dans le sud, et déjà Francfort avait fui sous nos pieds.

—Peut-être aurons-nous de l'orage, dit le jeune homme.

—Nous descendrons auparavant, répondis-je.

—Par exemple ! il vaut mieux monter ! Nous lui échapperons plus sûrement !

Et deux nouveaux sacs de sable s'en allèrent dans l'espace.

Le ballon s'enleva avec rapidité et s'arrêta à 4,000 pieds. Un froid assez vif se fit sentir, et cependant les rayons du soleil, qui tombaient sur l'enveloppe, dilataient le gaz intérieur et lui donnaient une grande force ascensionnelle.

—Ne craignez rien, me dit l'inconnu. Nous avons 3,500 toises d'air respirable. Au surplus, ne vous préoccupez pas de ce que je fais.

—Je voulais me lever, mais une main vigoureuse me cloua sur mon banc.

—Votre nom ? demandai-je.

—Mon nom ? que vous importe ?

—Je vous demande votre nom ?

—Je me nomme Erostrate ou Empédocle, à votre choix. Cette réponse n'était rien moins que rassurante.

L'inconnu, d'ailleurs, me parlait avec un sang-froid si singulier, que je me demandai, non sans inquiétude, à qui j'avais affaire.

—Monsieur, continua-t-il, on n'a rien imaginé de nouveau depuis le physicien Charles. Quatre mois après la découverte des aérostats, cet habile homme avait inventé la soupape, qui laisse échapper le gaz quand le ballon est trop plein, ou que l'on veut descendre ; la nacelle, qui facilite les manœuvres de la machine ; le filet, qui contient l'enveloppe du ballon et répartit la charge sur toute sa surface ; le lest, qui permet de monter et de choisir le lieu d'atterrissage ; l'enduit de caoutchouc, qui rend le tissu imperméable ; le baromètre, qui indique la hauteur atteinte. Enfin, Charles employait l'hydrogène, qui, quatorze fois moins lourd que l'air, laisse parvenir aux couches atmosphériques les plus hautes et n'expose pas aux dangers d'une combustion aérienne. Le 1er décembre 1783, trois cent mille spectateurs s'écrasaient autour des Tuileries. Charles s'enleva, et les soldats lui présentèrent les armes. Il fit neuf lieues en l'air, conduisant son ballon avec une habileté que n'ont pas dépassée les aéronautes actuels. Le roi le dota d'une pension de 2,000 livres, car alors on encourageait les inventions nouvelles !

L'inconnu me parut alors en proie à une certaine agitation.

—Moi, monsieur, reprit-il, j'ai étudié et je me suis convaincu que les premiers aéronautes dirigeaient leurs ballons. Sans parler de Blanchard, dont les assertions peuvent être douteuses, Guyton de Morveau, à l'aide de rames et de gouvernail, imprima à sa machine des mouvements sensibles et une direction marquée. Dernièrement, à Paris, un horloger, M. Julien, a fait à l'Hippodrome de convaincantes expériences ; car, grâce à un mécanisme particulier, son appareil aérien, de forme oblongue, s'est manifestement dirigé contre le vent. M. Pétin a imaginé de juxtaposer quatre ballons à hydrogène, et au moyen de voiles disposées horizontalement et repliées en partie, il espère obtenir une rupture d'équilibre qui, inclinant l'appareil, lui imprimera une marche oblique. On parle bien des moteurs destinés à surmonter la résistance des courants, l'hélice par exemple ; mais l'hélice, se mouvant dans un milieu mobile, ne donnera aucun résultat. Moi, monsieur, moi, j'ai découvert le seul



Il resta sept ou huit heures en observation.—Voir page 302, col. 1.

moyen de diriger les ballons, et pas une Académie n'est venue à mon secours, pas une ville n'a rempli mes listes de souscription, pas un gouvernement n'a voulu m'entendre ! C'est infâme !

L'inconnu se débattait en gesticulant, et la nacelle éprouvait de violentes oscillations. J'eus beaucoup de peine à le contenir.

Cependant, le ballon avait rencontré un courant plus rapide, et nous avançons dans le sud, à 5,000 pieds de hauteur.

—Voici Darmstadt, me dit mon compagnon, en se penchant par-dessus la nacelle. Apercevez-vous son château ? Pas distinctement, n'est-ce pas ! Que voulez-vous ? Cette chaleur d'orage fait osciller la forme des objets, et il faut un œil habile pour reconnaître les localités !

—Vous êtes certain que c'est Darmstadt ? demandai-je.

—Sans doute, et nous sommes à six lieues de Francfort.

—Alors il faut descendre !

—Descendre ! Vous ne prétendez pas descendre sur les clochers, dit l'inconnu en ricanant.

—Non, mais aux environs de la ville.

—Eh bien ! évitons les clochers !

En parlant ainsi, mon compagnon saisit deux sacs de lest. Je me précipitai sur lui ; mais d'une main il me terrassa, et le ballon délesté atteignit six mille pieds.

—Restez calme, dit-il, et n'oubliez pas que Brioschi, Biot, Gay-Lussac, Bixio et Barial sont allés à de plus grandes hauteurs faire leurs expériences scientifiques.

—Monsieur, il faut descendre, repris-je en essayant de le prendre par la douceur. L'orage se forme autour de nous. Il ne serait pas prudent...

—Bah ! Nous monterons plus haut que lui, et nous ne le craignons pas ! s'écria mon compagnon. Quoi de plus beau que de dominer ces nuages qui écrasent la terre ! N'est-ce point un honneur de

naviguer ainsi sur les flots aériens ? Les plus grands personnages ont voyagé comme nous. La marquise et la comtesse de Montalembert, la comtesse de Podenas, Mlle La Garde, le marquis de Montalembert, sont partis du faubourg Saint-Antoine pour ces rivages inconnus, et le duc de Chartres a déployé beaucoup d'adresse et de présence d'esprit dans son ascension du 15 juillet 1784. A Lyon, les comtes de Laurencin et de Dampierre ; à Nantes, M. de Luynes ; à Bordeaux, d'Arbelet des Granges ; en Italie, le chevalier Andréani ; de nos jours, le duc de Brunswick, ont laissé dans les airs la trace de leur gloire. Pour égaler ces grands personnages, il faut aller plus haut qu'eux dans les profondeurs célestes ! Se rapprocher de l'infini, c'est le comprendre !

La raréfaction de l'air dilatait considérablement l'hydrogène du ballon, et je voyais sa partie inférieure, laissée vide à dessein, se gonfler et rendre indispensable l'ouverture de la soupape ; mais mon compagnon ne semblait pas décidé à me laisser manœuvrer à ma guise. Je résolus donc de tirer en secret la corde de la soupape, pendant qu'il parlait avec animation, car je craignais de deviner à qui j'avais affaire ! C'eût été trop horrible ! Il était environ une heure moins un quart. Nous avions quitté Francfort depuis quarante minutes, et du côté du sud arrivaient contre le vent d'épais nuages prêts à se heurter contre nous.

—Avez-vous perdu tout espoir de faire triompher vos combinaisons ? demandai-je avec un intérêt... fort intéressé.

—Tout espoir ! répondit sourdement l'inconnu. Blessé par les refus, les caricatures, ces coups de pied d'âne, m'ont achevé ! C'est l'éternel supplice réservé aux novateurs ! Voyez ces caricatures de toutes les époques, dont mon portefeuille est rempli !

Pendant que mon compagnon feuilletait ses papiers, j'avais saisi la corde de la soupape, sans qu'il s'en fût aperçu. Il était à craindre, cependant, qu'il ne remarquât ce sifflement, semblable à une chute d'eau, que produit le gaz en fuyant.

—Que de plaisanteries faites sur l'abbé Miolan ! dit-il. Il devait s'enlever avec Janninet et Bredin. Pendant l'opération, le feu prit à leur montgolfière, et une populace ignorante la mit en pièces ! Puis la caricature des animaux curieux

les appella *Miaulant, Jean Minet et Gredin.*

Je tirai la corde de la soupape, et le baromètre commença à remonter. Il était temps ! Quelques roulements lointains grondaient dans le sud.

— Voyez cette autre gravure, reprit l'inconnu, sans soupçonner mes manœuvres. C'est un immense ballon enlevant un navire, des châteaux forts, des maisons, etc. Les caricaturistes ne pensaient pas que leurs niaiseries deviendraient un jour des vérités ! Il est complet ce grand vaisseau ; à gauche, son gouvernail, avec le logement des pilotes ; à la proue, maisons de plaisance, orgue gigantesque et canon pour appeler l'attention des habitants de la terre ou de la lune ; audessous de la poupe, l'observatoire et le ballon-chaloupe ; au cercle équatorial, le logement de l'armée ; à gauche, le fanal, puis les galeries supérieures pour les promenades, les voiles, les ailerons ; au-dessous, les cafés et le magasin général des vivres. Admirez cette magnifique annonce : " Inventé pour le bonheur du genre humain, ce globe partira incessamment pour les échelles du Levant, et à son retour il annoncera ses voyages tant pour les deux pôles que pour les extrémités de l'Occident. Il ne faut se mettre en peine de rien ; tout est prévu ; tout ira bien. Il y aura un tarif exact pour tous les lieux de passage, mais les prix seront les mêmes pour les contrées les plus éloignées de notre hémisphère ; savoir : mille louis pour un desdits voyages quelconques. Et l'on peut dire que cette somme est bien modique, eu égard à la célébrité, à la commodité et aux agréments que l'on ne rencontre pas ici-bas, attendu que dans ce ballon chacun y trouvera les choses de son imagination. Cela est si vrai, que, dans le même lieu, les uns seront au bal, les autres en station ; les uns feront chère exquisite et les autres jeûneront ; quiconque voudra s'entretenir avec des gens d'esprit trouvera à qui parler ; quiconque sera bête ne manquera pas d'égal. Ainsi, le plaisir sera l'âme de la société aérienne ! " Toutes ces inventions ont fait rire... Mais avant peu, si mes jours n'étaient comptés, on verrait que ces projets en l'air sont des réalités !

Nous descendions visiblement. Il ne s'en apercevait pas !

— Voyez encore cette espèce de jeu de ballons, reprit-il, en étalant devant moi quelques-unes de ces gravures, dont il avait une importante collection ! Ce jeu contient toute l'histoire de l'art aérostatique. Il est à l'usage des esprits élevés, et se joue avec des dés et des jetons du prix desquels on convient, et que l'on paye ou que l'on reçoit, selon la case où l'on arrive.

— Mais repris-je, vous paraissez avoir profondément étudié la science de l'aérostation ?

— Oui, monsieur ! oui ! Depuis Phaéton, depuis Icare, depuis Architas, j'ai tout recherché, tout compris, tout appris ! Par moi, l'art aérostatique rendrait d'immenses services au monde, si Dieu me prêtait vie ! Mais cela ne sera pas !

— Pourquoi ?

— Parce que je me nomme Empedocle ou Erosstrate !

Cependant, le ballon heureusement se rapprochait de terre ; mais, quand on tombe, le danger est aussi grave à cent pieds qu'à cinq mille !

— Vous rappelez-vous la bataille de Fleurus ? reprit mon compagnon, dont la face s'animait de plus en plus. C'est à cette bataille que Coutelle, par l'ordre du gouvernement, organisa une compagnie d'aérostiers ! Au siège de Maubeuge, le général Jourdan retira de tels services de ce nouveau mode d'observation, que deux fois par jour, et avec le général lui-même, Coutelle s'élevait dans les airs. La correspondance entre l'aéronaute et les aérostiers qui retenaient le ballon s'opérait au moyen de petits drapeaux blancs, rouges et jaunes. Souvent des coups de carabine et de canon furent tirés sur l'appareil à l'instant où il s'élevait, mais sans résultat. Lorsque Jourdan se prépara à investir Charleroi, Coutelle se rendit près de cette place, s'enleva de la plaine de Jumet et resta sept ou huit heures en observation avec le général Morlot, ce qui contribua sans doute à nous donner la victoire de Fleurus.

JULES VERNE.

A suivre



1890

(SONNET)

Quand l'aurore apparaît à la cime des monts,
La fleur de champs tressaille et se redresse,
Car la nue empourprée annonce des rayons
Qui feront resplendir sa beauté charmeresse.

Les oiseaux, dans l'espace, égrenent leurs chansons,
Et ces concerts gracieux disent leur allégresse ;
Un suave parfum s'exhale des moissons
La nature entière est vraiment en liesse.

Voici venir, pour nous, l'aube de l'an nouveau
Nous le saluons tous, le cœur plein d'espérance,
Pour l'enfant, le vicillard, pour tous, ce jour est beau.

Les fronts les plus penchés se lèvent vers le ciel.
Tout dit : Salut à quatre-vingt-dix qui s'avance
Offrant souhaits et vœux en purs rayons de miel.

ELISA.

Québec, 31 Déc. 1889.

LA GRIPPE

C'est décidément le mal à la mode ; tout le monde l'a ; pour peu que l'on se plaigne d'un malaise, c'est l'influenza, et l'on ne s'aborde plus guère autrement qu'en se demandant :

— *Etes-vous influencé ?*

Qu'est-ce donc que l'influenza ?... Un mal mystérieux, nouveau, inconnu jusqu'alors ? Non pas : c'est tout simplement la grippe, à laquelle on a donné le nom italien d'influenza.

Depuis trois siècles, cette maladie passe sur l'Europe à des intervalles irréguliers, mais avec les mêmes caractères, la même rapidité d'évolution et la même benignité.

La première épidémie qui ait été décrite remonte à 1580, la dernière date de 1870 ; dans l'intervalle ou en compte une vingtaine. Nous ne nous trouvons donc pas en présence d'une inconnue, et il n'y a lieu de s'étonner ni de s'étonner.

Les symptômes sont loin de présenter le degré d'intensité que nous avons observé dans d'autres circonstances. Tous les médecins sont d'accord à cet égard, et un certain nombre de sujets supportent la maladie sans s'aliter.

La durée maxima n'a jamais dépassé quatre jours, dit les MM. Proust et Brouardel ; or, dans les épidémies antérieures, elle a varié en moyenne de cinq à quinze jours et a souvent persisté bien au delà.

On n'a jusqu'ici signalé aucune des complications qu'on observait quelques fois dans les invasions antérieures et qui devenaient la cause des rares décès qu'on pouvait mettre sur le compte de la grippe.

Bien que la grippe soit de nature infectieuse, et probablement due à un micro-organisme encore inconnu, elle est pourtant impressionnée d'une façon incontestable par les vicissitudes atmosphériques. L'humidité froide favorise son expansion et ses progrès. En général, on a remarqué qu'un temps froid et sec lui était contraire.

La grippe est une de ces maladies qu'on regarde passer sans s'en émouvoir et qu'on subit sans chercher à lui opposer des entraves. Une maladie aussi légère ne vaut pas la peine qu'on émigre pour l'éviter. On serait du reste exposé à se voir poursuivi par elle de ville en ville car elle fera vraisemblablement le tour du monde.

La seule chose qu'on puisse faire, c'est de ne pas s'exposer aux causes qui déterminent l'apparition des maladies de poitrine, aux courants d'air, aux refroidissements, etc. ; car, si ces causes sont impuissantes par elles-mêmes pour faire naître une épidémie de grippe, elles peuvent la faire éclore chez les personnes prédisposées. Il est à remarquer en effet que, dans toutes les épidémies, les gens que leur profession expose aux vicissitudes atmosphériques sont atteints dans une plus forte proportion et plus sérieusement que les autres.

Enfin, lorsqu'on se sent pris, il n'y a qu'à se résigner et à se dire qu'en somme une maladie dont on ne meurt pas, qui dure trois ou quatre jours et ne laisse pas de traces, est un de ces petits contretemps qu'il faut savoir subir avec patience.

BIBLIOGRAPHIE

Sous le titre *Alphabet of first things in Canada*, M. George Johnson vient de publier une brochure de 43 pages remplis de renseignements très utiles aux journalistes et aux hommes publics.

Avez-vous oublié la date de l'inauguration du pont Victoria ? voyez le titre *Bridge* et il vous dira que ce pont fut ouvert au trafic en 1860, que le premier convoi de passagers le traversa le 16 décembre 1859, qu'il coûte \$0,300,000 et que sa longueur est de 9,184 pieds.

C'est tout un nombre de menus faits de ce genre rappelant la date de la fondation des premiers journaux canadiens, de nos premières institutions financières, historiques, législatives, religieuses, etc, que M. Johnson a recueillis dans son opuscule.

Tel qu'il est, ce premier essai est encore bien incomplet mais avec de la patience et de l'attention il finira, nous l'espérons, par devenir indispensable.

L'ADORATION

(Voir gravure)

Deuxième centenaire de l'extase du 17 juin 1689, où la bienheureuse Marguerite-Marie reçoit communication des promesses de Notre-Seigneur pour le salut de la France.

N'est-ce pas pour ces religieuses que Marie-Jenna a écrit ces beaux vers :

Oui, mon Dieu, je le sens, votre bonté suprême
En me rendant à vous me rendit à moi-même.

Je crois sentir toujours votre regard de père
A travers ces torrents de sereine lumière,
Et cette majesté qui me jette à genoux,
Et ce charme secret qui m'anime et m'inspire,
Et cet aimant divin qui tout en haut m'attire,
C'est vous, mon Dieu, c'est vous !

(LES ELEVATIONS.)

Nos plus sincères félicitations à M. Prudent Riant, qui a su si bien faire la part de l'idéal dans son œuvre éminemment artistique.

PETIT VOYAGE EN TERRE - SAINTE. — BETHLÉEM

BONNE ŒUVRE A FAIRE AU COMMENCEMENT DE LA NOUVELLE ANNÉE

L'Église célèbre la poétique fête de Noël. Tous, petits, enfants ou vieillards, faibles ou puissants, se pressent, à la suite des bergers et des mages, vers l'Enfant-Dieu dans sa crèche de Bethléem.

Bethléem c'est en effet vers ce point béni que se tournent, à cette époque de l'année, les regards et les cœurs émus des millions de chrétiens répandus dans l'univers.

Nous croyons utile de profiter de cette circonstance pour faire un appel spécial en faveur de nos Œuvres catholiques de la Ville où Jésus est né de la Vierge Marie. Schismatiques et hérétiques s'efforcent de nous disputer ce berceau du Sauveur.

Nos Œuvres, déjà prépondérantes, s'y multiplient et y tiennent toujours le premier rang ; mais elles n'ont pour elles que leur dévouement et leur pauvreté, tandis que les œuvres de l'erreur y disposent de ressources énormes, qui, bientôt, hélas ! rendront la lutte inégale et le succès incertain, si la charité catholique ne vole à notre secours.

I

Il y a un an, nous signalions à la générosité de nos lecteurs l'Œuvre de sœur Marmier, des filles de la Charité, et celle de Dom Belloni.

Depuis lors, une troisième Œuvre, d'une très grande importance, est venue se joindre à ses deux aînées ; c'est celle du Frère Évangé, Directeur des Frères des Écoles Chrétiennes de Terre Sainte.

Les fils zélés du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle font construire en ce moment, à Bethléem, une maison qui doit devenir comme la succursale de leur important établissement de Jérusalem.

Les travaux sont commencés ; mais ils sont aujourd'hui menacés d'être forcément interrompus, parce que l'argent manque pour les continuer.

Voici le cri de détresse que nous envoie, à ce sujet, le bon Frère Évangé :

"Trouvez-moi donc, bien cher Monsieur une généreuse bienfaitrice, un noble cœur qui veuille attacher son nom à notre Œuvre de Bethléem, ou au moins quelques personnes qui puissent me prêter, sans intérêts, 10 à 15,000 francs que je rembourserais en cinq annuités égales.

"Voici l'hiver ; si je ne puis achever les citernes, il faudra acheter l'eau l'an prochain, et cela devient ruineux, dans un tel pays. Pour achever cette citerne (je l'ai faite grande), il me faudrait cette somme, et je ne l'ai pas ! Que faire ? que devenir ?

"Veuillez donc, Monsieur, compléter votre bonne œuvre en engageant, en décembre prochain, tous vos pieux lecteurs à se rappeler notre Œuvre de Bethléem, quand reviendra la fête de Noël. Des quêtes spéciales pourraient être faites près des crèches que l'on dresse avec tant d'art, dans les chapelles des écoles, dans les familles chrétiennes, etc.

"Ah ! si vous pouviez trouver une Demoiselle de Saint-Criq (1), un Monsieur Guinet (2), une grande âme enfin, qui comprenne la jouissance qu'on doit éprouver à fonder une œuvre durable de propagande catholique sur cette terre trois fois sainte qui a vu naître le Divin Sauveur ! combien nous vous en serions reconnaissants, à vous et à cette âme généreuse qui aurait ainsi la certitude de faire, tout auprès du berceau de Jésus, un bien immense et une œuvre bien méritoire, qui perpétueraient indéfiniment et ce premier bienfait et les bénédictions qui y seraient attachées.

"Je me nourris d'espérances, et, quoique par ici l'horizon soit obscur, j'ai foi en la Providence, j'ai confiance en vous, en vos associés, et j'attends avec calme ce qu'il plaira à l'Enfant Jésus de me faire parvenir par votre canal."

II

L'année dernière, la sœur Marmier écrivait :

"Notre Œuvre de Bethléem fut d'abord établie surtout à l'intention des pauvres malades. Je n'espérais même pas la faveur de m'occuper des orphelins, quand les circonstances tout à fait providentielles, que vous avez fait connaître à vos lecteurs, nous les ont mises entre les mains. C'est véritablement la main de Dieu qui semble nous avoir amené chacune de ces chères orphelines, dans des circonstances tellement touchantes qu'il nous a paru absolument impossible de les refuser.

"Nous devons donc maintenant cultiver avec amour ce petit grain de senevé qui paraît destiné à grandir à l'ombre de la crèche de l'Enfant Jésus."

Ces prévisions de sœur Marmier ne tardèrent pas à se réaliser. Les Filles de la Charité n'eurent bientôt plus assez de place pour recevoir les malades et les orphelins qu'on leur amenait de tous les points de la Judée :

"Ma peine devient de plus en plus grande, nous écrivait-elle, quand je considère tous les enfants que nous devons refuser, faute de local et de ressources : nous ne pouvons plus en recevoir jusqu'à ce que nous bâtons. Hélas ! quand pourrions-nous construire cet humble asile que l'Enfant Jésus semble nous demander pour les pauvres malades et pour ses petites compatriotes ? Nous possédons bien un modeste terrain, mais aucune apparence de ressources pour y bâtir.

"Votre charité m'est connue, Monsieur ; celle de vos Associés aussi. Je n'insisterai donc pas pour obtenir des secours dont nous avons un si pressant besoin. C'est le nécessaire qui manque à ces chères enfants : elles sont vraiment comme les oiseaux du ciel, attendant de leur Père céleste les moyens de subsister.

"L'impossibilité d'en recevoir d'autres est aussi bien regrettable que pénible, car il y a des cas où, en conscience, on ne peut vraiment s'y refuser. Que faire alors ? Prier, souffrir et compter sur votre générosité, Monsieur, et sur celle de vos Associés."

Des premiers secours arrivèrent à propos pour permettre de commencer enfin ces constructions tant désirées. Voici quelques extraits des dernières lettres de sœur Marmier : ils mettront nos lecteurs au courant de ce qui a été fait l'année dernière, et des besoins pressants qui redoublent présentement les angoisses de l'intrépide religieuse, en face de ces travaux inachevés :

"Nous avions entrevu l'espérance de pouvoir commencer, en 1889, à édifier la maison des pauvres dans ce lieu béni. Les premiers mois se sont écoulés à faire transporter les pierres que nous avons pu avoir à bon compte dans des carrières voisines. De longues files de chameaux portaient chaque jour celles qui avaient été extraites. Pendant ce temps-là, deux citernes se creusaient dans une partie du terrain qui sera transformée en jardin.

"En mars, nous avons pris quelques tailleurs de pierre, pour commencer un travail qui ne peut manquer d'être long ; les constructions de Bethléem se font complètement en pierres. Les habitations des environs sont très rustiques, sans aucune symétrie. La maison des pauvres doit être au moins propre et régulière, afin de prouver l'esprit de foi qui en inspire la construction.

"En mai, nous avons reçu avec une grande joie le plan de l'hôpital accepté par la charité de nos vénérés supérieurs, qui nous permettaient de nous mettre activement à l'œuvre. Dès lors le nombre des ouvriers fut augmenté et l'ordre établi sur le terrain, pour que personne ne perdît son temps. A cinq heures du matin, au son de la cloche, arrivèrent des ouvriers. A midi, dîner et repos. De une heure à sept heures du soir, travail non interrompu. Nous sommes édifiées de l'assiduité et de la frugalité de nos ouvriers ; ils me rappellent Notre-Seigneur et saint Joseph,

qui furent aussi de pauvres ouvriers soumis à un rude labeur.

"Ce n'est que le 17 juin, après avoir réuni les principaux matériaux nécessaires, que nous avons invité quelques maçons à venir commencer la construction d'une cave, d'une citerne et des fondations. La première pierre fut posée en ce jour, sans aucune pompe, afin de conserver le précieux cachet d'humilité qui doit toujours distinguer notre œuvre. Un bon Père franciscain de la paroisse a bien voulu bénir en cette circonstance le terrain, les fondations, les matériaux, et cette première pierre dans laquelle nous avons placé des médailles, une relique de Saint Vincent et un procès-verbal ainsi conçu : "En l'an de grâce 1889, le 17 juin, sous le pontificat de Léon XIII, M. Antoine Fiat étant supérieur de la congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité, la première pierre de l'hôpital de la Sainte-Famille fut bénite en ce lieu pour perpétuer le grand acte d'amour de l'Eternelle Charité qui naquit à Bethléem dans la divine personne du Sauveur du monde, afin que, dans le dit hôpital, tous ceux qui souffrent trouvent secours et soulagement, ressentent les bienfaits de l'amour qui a inspiré cet édifice. En foi de quoi ont signé les sœurs présentes à la cérémonie."

"Depuis, le travail marche assez bien, avec un nombreux personnel, heureux de travailler à préparer l'humble asile des pauvres.

"Notre fidèle 'nègre', sentinelle vigilante de jour et de nuit, à l'œil à tout, et les surveillants ne quittent pas leur poste. Notre chameau porte docilement d'énormes fardeaux ; deux chiens de garde, qui nous ont été donnés par les pauvres, se forment à l'esprit de communauté ; ils sont d'une cordialité très respectueuse pour nos sœurs, mais dès qu'ils aperçoivent un étranger, ils vont lui barrer bruyamment le passage.

"Comment dire la joie de nos ouvriers quand arrive le jour de payement ? Hélas ! je voudrais bien la partager, mais c'est un peu difficile, quand je considère la modicité de nos ressources et l'impossibilité où nous serons sans doute bientôt de continuer..."

"Cependant les fondations avancent ; celles de la partie de la maison que nous avons entreprise seront bientôt terminées ; les murailles et les voûtes de cette même partie pourraient être achevées avant les pluies, si nous avions les ressources nécessaires. Je comptais sur quelques secours que nous ne recevrons pas ! Le bon Dieu le permet, sans doute pour éprouver notre confiance.

"Si au moins des secours inespérés nous permettaient de terminer ces murailles et ces voûtes avant l'hiver, la maison pourrait être habitable au commencement de l'été prochain !..."

"Puisse saint Vincent hâter le moment où toutes les souffrances trouveront remède et soulagement dans notre humble asile, qui doit perpétuer la mémoire de sa charité, mêler aux souvenirs si touchants du divin Enfant de la crèche."

La troisième Œuvre dont nous avons à entretenir nos lecteurs est de beaucoup plus ancienne, puisqu'il y a déjà vingt-six ans qu'elle est fondée : c'est "L'Orphelinat agricole et industriel" du zélé chanoine Belloni.

"Comme l'année dernière, ce dévoué missionnaire nous fait parvenir un touchant appel, sous le titre significatif d'Étrennes à l'Enfant Jésus, en faveur des pauvres orphelins de Bethléem. Nous le recommandons instamment à toute la charité de nos lecteurs.

"A l'approche des fêtes de Noël, permettez-nous, comme l'année dernière, de faire appel à vos pieux lecteurs, en faveur des pauvres orphelins de Bethléem. Depuis vingt-six ans déjà le chanoine A. Belloni travaille à l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée de la Palestine et de la Syrie pour la soustraire au vice et ne pas laisser tomber ces pauvres jeunes gens entre les mains des protestants.

"Il possède actuellement trois établissements avec 330 élèves, dont 265 sont à l'Orphelinat de Bethléem. Pour l'entretien de ces trois maisons, il lui faut annuellement une somme de 80,000 francs, sans compter les frais extraordinaires : et il n'a aucun revenu fixés ! Les étrennes à l'Enfant Jésus sont une des principales ressources de l'œuvre.

Vous connaissez les efforts de la Russie pour accroître son influence. Un comité composé de la plus haute noblesse de l'empire moscovite, sous la direction du frère de l'Empereur, ramasse chaque année près de trois millions de francs, avec lesquels on élève, dans les principales localités de la Terre-Sainte, de nombreuses et vastes constructions.

"Les protestants, à leur tour, s'agitent depuis quarante ans, pour gagner la jeunesse de Palestine. Ils fondent des écoles dans les villages chrétiens, des collèges, des orphelinats et des colonies agricoles dans les villes. On lisait dernièrement dans le *Messageur de l'Empire Prussien* que le gouvernement avait fondé un nouveau comité pour le développement des écoles déjà existantes en Palestine et pour en fonder d'autres. Ce comité, placé sous l'immédiate protection de l'Empereur, a déjà un capital de 2,250,000 francs. La protestante Angleterre envoie, elle aussi, de très grosses sommes d'argent aux Saints Lieux.

"Le Saint-Père Léon XIII, ému de voir tous les efforts que font les enfants des ténèbres pour se rendre maîtres de la Terre-Sainte, berceau du christianisme, recommanda d'une manière toute particulière à Mgr Piavi, nouveau patriarche de Jérusalem, de tâcher de rendre aux Missions de Palestine leur ancien lustre. Son Excellence recommanda à son tour à D. Belloni d'employer tout son zèle pour développer son œuvre, afin de pouvoir recueillir au moins les pauvres orphelins catholiques et les sauver ainsi des mains des protestants.

"L'œuvre de la Sainte-Famille, fondée par D. Belloni, se développe de plus en plus, et prend chaque année un accroissement nouveau. On construit actuellement, à côté de l'Orphelinat, une église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus,

pour desservir l'Orphelinat et le quartier voisin. On procure sans cesse de nouvelles améliorations aux propriétés de l'œuvre, et on espère en tirer plus tard un produit important.

"Malheureusement, cette belle œuvre est encore loin de pouvoir satisfaire à tous les besoins. D. Belloni nous faisait savoir dernièrement qu'il avait dû refuser plus de cent demandes d'admission. Un grand nombre de ces pauvres jeunes gens, plus ou moins en danger de se perdre, venaient de loin, affamés et déguenillés. Ils réussissaient parfois à tromper la surveillance du portier de l'Orphelinat et se présentaient directement à D. Belloni. Ils lui baisaient les mains et les pieds, s'attachant à sa soutane, et ne voulaient plus sortir de la maison. Vous pouvez vous imaginer ce que doit éprouver le cœur du pauvre missionnaire, obligé de remettre ces malheureux enfants sur le chemin public parce qu'il manque de local pour les recevoir !

"D. Belloni voudrait pouvoir agrandir ses trois maisons existantes et en fonder une quatrième à Nazareth, où il a acheté depuis longtemps un terrain vaste et bien placé.

"Courage donc, ô chers lecteurs ! ayez compassion des pauvres orphelins de la Terre-Sainte. Les temps sont favorables ; nous espérons que votre charité trouvera quelque chose pour donner à l'Enfant Jésus, qui arrosa de ses sueurs et de son sang cette terre sacrée et qui ne manquera pas de répandre ses plus douces bénédictions sur les bienfaiteurs de ses malheureux petits compatriotes."

CHOSSES ET AUTRES

—La dernière circulaire de l'administration impériale des postes et télégraphes russes prescrit que toutes les adresses des lettres, colis et télégrammes à destination de l'étranger soient écrites en langue française. L'administration ne répond pas de l'expédition, si l'adresse est écrite dans une autre langue. C'est une riposte directe à l'Allemagne, qui a germanisé, dans son administration postale, tous les mots français qui sont devenus d'un usage international.

—Le petit monastère de Farnborough continue à être l'objet de la pieuse sollicitude de l'impératrice Eugénie. C'est ainsi qu'elle vient de donner aux religieux Prémonstrés, chargés de veiller sur les tombeaux impériaux, un magnifique ornement exécuté avec l'étoffe et les broderie de la robe qu'elle portait le jour de son mariage. Par ses soins, la chambre du Prince Impérial a été, d'autre part, reconstituée, dans le couvent, telle qu'elle était à Chislehurst. Dans une pièce voisine, ont été placés le tour et les instruments de menuiserie dont Napoléon III, obligé de renoncer à l'équitation, se servait, sur la fin de sa vie, pour se donner de l'exercice.

LA VILLE DES JOLIES FILLES.—Sous ce titre, le *Scottish American*, un journal des Etats-Unis, écrit ce qui suit :

"Il n'y a pas de filles laides à Québec, disait un jour un Canadien à un étranger en visite dans l'antique forteresse du Canada. Et c'est la pure vérité—jamais on a vu une QUÉBÉCOISE qui fut réellement laide. Ce n'est pas à dire que toutes soient absolument belles, mais l'air vivifiant où elles respirent, les sites admirables qui les entourent, donnent à leurs jolies joues l'éclat de la santé, de l'élasticité à leur démarche, et à leurs yeux une expression particulière indéfinissable. On s'étonne à bon droit de la facilité qu'éprouvent les QUÉBÉCOISES à remonter les rues vraiment escarpées de leur ville. Elles ne s'aperçoivent même pas d'une côte montant à un angle de trente degrés. Non seulement la chose ne les fatigue pas, mais elles conservent même cette légèreté, cette grâce qui leur est naturelle. A moins d'avoir été élevé à Québec, il est impossible de les suivre. L'exercice qu'elles prennent est un des secrets de leur beauté. Elles passent la moitié de leur journée dehors. Pendant les belles soirées d'été, on peut les voir en foule sur la Terrasse, cette belle promenade qui côtoie la cime du cap Diamant sur une longueur d'un quart de mille. Elles s'y promènent deux par deux ou par groupes, causent, rient, *flirtent* peut-être. Quel endroit que cette terrasse ! deux cents pieds au-dessus du fleuve, en face d'un des plus admirables points de vue du monde avec la gorge du Montmorency, le cap Tourmente et les Laurentides se dessinant dans le lointain.

C'est là que les QUÉBÉCOISES font provision des roses qui ornent leurs joues et de la lumière qui brillent dans leurs yeux.

(1) Fondatrice du Carmel de Bethléem.

(2) Fondateur de l'hôpital de Jaffa.

VARIÉTÉS

Le pou et le pouls se ressemblent ; l'un nous mord et l'autre nous bat.

Un farceur, (à un tramp tout en guenilles.)—Mon ami, de quoi est fait votre habillage ?

Le tramp.—C'est un mélange ; mais la plus grande partie, c'est de l'air frais.

—Eh ! bien, cher ami, comment va ta belle-mère ?

Le cher ami, d'un air piteux :

—Sauvée, mon cher, sauvée. Et, pourtant, j'avais appelé à son chevet les trois médecins les plus terribles.

Le magistrat, (au prisonnier).— On a trouvé dix cueillères de l'hôtel dans l'un de vos tiroirs ; vous ferez mieux de plaider coupable.

Le prisonnier.— Coupable ! Pourquoi donc, Votre Honneur ? Tenez, lisez vous-même la prescription de mon médecin ; "prendre une cueiller à thé après chaque repas." Est-ce que j'étais pour me laisser mourir ?

C'était un farouche ennemi du piano que M. Labaudy, le député français qui vient de mourir.

Un jour, après dîner, chez un sénateur on s'était mis à faire de la musique.

Soudain la maîtresse de la maison intervient dans le petit salon où l'on continuait à fumer :

—Messieurs, le pianiste se plaint de ce que vous parliez pendant qu'il joue.

—Pardonnez-moi, chère madame, c'est nous qui devrions nous plaindre de ce qu'il joue quand nous parlons ?

SOMMAIRE DU "ST-NICOLAS"

Du 26 Décembre 1889

La Veillée de Ninette (Tante Nicole).— A la conquête du courage (Berthe Vadier).— La Christmas de James et de Jane (Pierre Duchateau).— Histoire romanesque d'un Héros (Henriette Pravaz).— Histoire de Barbouillard (**).— Noël ! Noël ! (Charles Ségard).—Portrait du Lauréat du Concours d'Écriture.— Boîte aux Lettres.— Tirelire aux Devinettes.

Illustrations par Birch, Adrien Marie, Farny, Vierge, Does, Loevy, Thadec, etc., etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie.

Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 553.—ENIGME

Je suis tantôt blanc, tantôt rose,
Grâce à moi, bien que séparés,
Familièrement on cause.
De l'écrivain, quand il compose,
Je reçois les rêves dorés.
Je sers encore à quelque chose.
Je prête à l'amoureux qui n'ose.
Dire à deux beaux yeux éplorés :
" Je t'aime ! " un concours salutaire.
On m'entasse chez le notaire,
Chez le banquier, au ministère,
Pour moi, des gens hâves, la nuit,
Circulent en tous sens, sans bruit,
Compagnes, mes chères petites,
Sans moi, que feriez-vous, oh ! dites,
Quand vous courez à pas discrets...
(Vous savez bien ?...) Ah ! je plaindrais
Vos mignons doigts roses et frais !
Mais, chut ! il me vient scrupule :
Concluons par une virgule !...

SOLUTIONS

No 551.—Le mot est : Mai-son.
No 552.—Le mot est : Imagination.

ONT DEVINE :

Omer Dion, Alphonse Laporte, Québec ;
Mlle N. Drolet, Montréal ; Mlle Anna Blondeau, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, E. Huot, Montréal ; A. Guérette, Lévis.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



Le meilleur moyen de se rétablir après une attaque de froid ou de GRIPPE, est de faire usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

5 CTS NECTAR 5 CTS

FUMEZ LE NOUVEAU

CIGARE DE L'UNION

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE,

E. N. CUSSON, FABRICANT

MONTREAL.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL

Ses lunches à 25 cents font des meilleurs à Montréal.



CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que exterminé la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

28 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

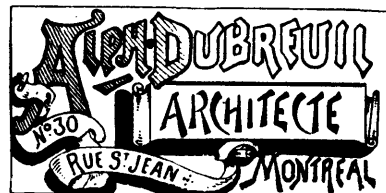
724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL



CHESTER'S CURE !

Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Thurmes
Catharre
Etc., etc

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 -- rue Laçouchetière, Montréal -- 461

Prix : grande boîte..... \$1.00
boîte..... 50

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10--RUE DE BRESOLES--10

Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montreal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'artres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Du-Font, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démanaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démanaisons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau jour d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries etc. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jouet est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jouet volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 17 JANVIER 1890

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

—Jamais de la vie, répliqua l'italien ; l'argent de la caisse, oui... mais le mien... j'aimerais mieux te tuer.

—Eh bien ! meurs donc.

Et Pierre se rua avec furie sur Giovanni Corda.

Mais la pointe de son couteau, mal dirigée, glissa sur les côtes de l'entrepreneur qui, légèrement blessé, riposta par un coup dans l'épaule,

coup si violent que la lame disparut presque tout entière. Pourtant Miquet ne tomba pas ; la lame n'avait atteint que les chairs.

Il saisit Giovanni à bras-le-corps et ils roulèrent sur le parquet où, pendant près de cinq minutes, ils se tordirent, semblables à deux serpents enlacés, se mordant à pleines dents, se déchiquetant de la pointe de leurs couteaux.

Giovanni, en dépit de son infériorité—sa main droite fracassée ne pouvant lui servir—serrait cependant son ennemi avec son bras mutilé, comme s'il n'eût ressenti aucune douleur.

Néanmoins, il aurait fatalement succombé si la fumée qui, peu à peu, avait envahi la pièce, n'était venue à son aide, saisi d'une subite suffocation, Pierre lâcha prise un moment : ce fut sa perte.

Giovanni, le repoussant à l'aide de son poignet fracassé, lui plongea son couteau dans le cœur.

Le misérable tomba à la renverse, inondant l'italien de son sang.

L'entrepreneur se redressa et jeta autour de lui un regard désespéré : comment fuir ? la chaleur de l'incendie, qui gagnait jusqu'au seuil de la porte et

rendait le plancher brûlant, devenait insupportable.

L'une des fenêtres du cabinet donnait sur une cour intérieure : Giovanni y courut et l'ouvrit.

Mais tandis que, sur le devant, le cabinet n'était qu'à la hauteur d'un premier étage, sur le derrière il atteignait la hauteur d'un troisième, à cause de la cour qui s'augmentait de la profondeur du sous-sol.

Quand Giovanni eut mesuré les quinze mètres qu'il lui fallait sauter, il se recula instinctivement ; puis machinalement il revint vers la fenêtre et poussa tout à coup un cri de joie ; à trente centimètres en dehors, il venait d'apercevoir un tuyau de fonte qui descendait du toit pour l'écoulement des eaux pluviales.

Il se décida à fuir par là ; mais la mise à exécution de ce projet ne fut pas facile, et il fallut toute l'énergie que donne l'amour de la vie pour qu'il parvint à s'accrocher à ce tuyau à l'aide des pieds et de la main gauche, car son bras droit lui causait d'intolérables douleurs.

Enfin, après bien des efforts, il arriva en bas et



Le sergent se mit à le fouiller des pieds à la tête.—Voir page 74, col. 1.

poussa un immense soupir de satisfaction ; il était à l'abri du feu ! il était sauvé !...

Mais tout à coup, sa bouche s'ouvrit démesurément, ses yeux restèrent fixes et il chercha dans sa poche son revolver absent.

Devant lui, barrant la porte par laquelle il lui fallait sortir, un homme était debout, le regardant froidement, ayant entre ses lèvres minces un cigare qu'il fumait avec impassibilité.

C'était l'honorable M. Jackson qui, ayant trop chaud dans sa cave, était venu respirer dans cette cour, au moment où Giovanni se suspendait au tuyau, et qui avait assisté, sans mot dire, à sa périlleuse descente.

—Et l'autre ? dit-il tranquillement, qu'en avez-vous fait ?

—Je l'ai tué, grommela l'italien qui, se rappelant soudain qu'à défaut de revolver il lui restait son couteau, fouilla dans sa poche.

Ce mouvement n'échappa pas à l'Américain ; mais il laissa faire Giovanni, et lorsque celui-ci fit mine de se jeter sur lui, il lui mit sous le nez le canon de son revolver, en disant :

—Jette ton couteau ou je te brûle.

L'entrepreneur obéit, en grinçant des dents.

—A présent, continua M. Jackson, passe par ici.

Et il lui montra une porte au fond de la cour : lui-même le suivit par derrière, son revolver à la main, et le conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de l'escalier dérobé.

—Monte ! commanda-t-il.

Et comme l'autre tentait de se retourner, l'Américain fit jouer le chien de son revolver.

Quand l'entrepreneur eut gravi quelques marches, M. Jackson ferma la porte de communication et Giovanni se trouva enfermé dans cet escalier sombre comme dans un cachot.

Aussitôt seul, il grimpa jusqu'en haut, sentit une porte, tira les verrous, fit jouer la clé dans la

serrure, ouvrit la porte en respirant le jour, croyant avoir trouvé une issue.

Mais, presque aussitôt, il poussa un cri de rage effroyable ; il se retrouvait dans le cabinet du banquier, en face du cadavre de Pierre Miquet.

Que faire ?

Recommencer la descente par la fenêtre, il n'y fallait pas songer ; c'était retomber sous le revolver de M. Jackson.

N'y avait-il donc aucune chance de salut !

Pourtant, par le devant de la maison, peut-être y avait-il moyen...

Il s'arrêta à mi-chemin... les fenêtres étaient grillées comme celle du rez-de-chaussée...

Alors, rien... aucun moyen de salut...

En ce moment il lui sembla entendre dans la cour un murmure confus de voix.

—Qu'est cela ? murmura-t-il, avec le vague espoir que la bande de Landrin avait envahi la maison.

Et comme il s'approchait de la fenêtre, il en

tendit un organe bien connu prononcer ces mots avec impassibilité :

— Appliquez une échelle contre ce mur et entrez par la fenêtre, car il est capable d'avoir barricadé la porte.

Celui qui parlait ainsi était M. Jackson ; mais à qui donc s'adressait-il ?

En rampant, Giovanni s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil dehors : la cour était pleine de soldats réguliers.

Alors, désespéré, sachant le sort qui l'attendait, l'Italien se redressa et, apparaissant dans l'encadrement de la fenêtre, cria d'une voix tremblante :

— Je me rends ; tenez bien l'échelle... je descends.

Quelques minutes après, un peloton de soldats, sous la conduite d'un sergent, l'emmenait vers une baraque, où se trouvaient déjà logés une cinquantaine d'hommes.

En route, l'Italien qui, depuis le départ de la maison de banque, examinait curieusement le sergent, l'appela auprès de lui, d'un imperceptible clignement d'œil.

— Je voudrais vous dire deux mots, murmura-t-il.

— On'y a-t-il ? demanda l'autre d'une voix rude.

— Avec mille piastres, n'y aurait-il pas moyen de jouer la fille de l'air ?

— Mille piastres ! s'écria le sergent tout haut... mais ce brigand-là est cousu d'or !... tenez-le bien vous autres !...

Et les soldats, le maintenant dans un état d'immobilité complète, le sergent se mit à le fouiller des pieds à la tête et ne tarda pas à découvrir une large ceinture de cuir dans laquelle était enfoncée la fortune de l'Italien.

— Eh ! eh ! fit-il en ricanant, il n'était pas généreux, le particulier... je n'ai pas le temps de compter, à vue de nez, il me semble qu'il y a là-dedans un certain nombre de fois mille piastres... ce soir, nous partagerons cela, camarades.

Et il s'attacha la ceinture autour des reins.

— Comment ! vous prenez tout ! fit Giovanni, scandalisé.

— Parbleu !... c'est de bonne prise, riposta le sergent d'un ton goguenard... cela nous permettra de boire un coup le jour où l'on te jugera... allons, marche.

L'Italien faillit s'évanouir.

Mais deux ou trois coups de crosse dans les jambes lui servirent de cordial pour marcher jusqu'à la baraque.

XXV.—UNE SINGULIÈRE PENDEISON.

Assis sur un escabeau, les coudes sur une table de bois blanc et la tête enfoncée dans les mains, le général songeait aux événements qui venaient de se dérouler en si peu de jours, et à l'anéantissement de ses espérances.

Ah ! que n'était-il tombé en combattant pour ses chers principes ? Pourquoi Dieu n'avait-il pas permis que, dans la mêlée dernière, une balle vint lui donner la mort du soldat !

Prisonnier ! il était prisonnier de ces misérables dont le dégoût lui avait mis les armes à la main ! Quelle honte ! quel désespoir !

Ah ! si le suicide n'avait pas été un crime !...

Qu'allait-on faire de lui maintenant ? car il ne pouvait éternellement demeurer dans ce cachot, avec une sentinelle se promenant devant sa porte.

On allait bien le juger... le condamner !... mais le condamner à quoi ?

A la déportation, sans doute... et il se voyait prenant le chemin de l'exil, seul, car il ne pouvait condamner sa femme et sa fille à la vie de misère qui serait la sienne.

Quels moyens d'existence aurait-il là-bas, dans ce pays où on allait l'envoyer : loin, assurément, et d'où peut-être, il ne lui serait jamais permis de revenir pour serrer dans ses bras, avant de mourir, les deux seuls être qui lui tinssent au cœur, après la patrie, sa femme adorée et sa chère Merced !

Maintenant qu'il y réfléchissait, il se demandait s'il n'avait pas eu tort de s'engager dans cette affaire : et, dans cette question qu'il se posait ainsi, il ne songeait en rien à lui-même, mais au sort de tous ces malheureux qu'il avait entraînés à sa suite ;

et la responsabilité de toutes ces existences pesait lourdement sur sa conscience.

L'infortuné ne se rendait pas compte du piège dans lequel il avait été poussé ; il ne se doutait pas du rôle de victime qui, véritablement, était le sien.

Tout à coup, un bruit de pas retentit dans le couloir ; ensuite la promenade de la sentinelle cessa brusquement, la crosse de son fusil ébranla le plancher et une conversation s'engagea ; puis un grincement de serrure qu'on ouvre, de verroux que l'on tire et la porte s'ouvrit pour se refermer.

Le prisonnier releva la tête ; mais aussitôt il poussa un cri de joie et, se levant, courut, les mains tendues, vers un individu qui se tenait immobile sur le seuil de la porte.

— Monsieur Miquet ! balbutia-t-il... Ah ! monsieur Miquet !... vous ne m'avez donc pas abandonné !... vous vous êtes donc souvenu de moi !...

Les lèvres de Jacques s'agitèrent comme si elles allaient prononcer quelques paroles, mais elles demeurèrent muettes.

— Ma femme !... ma fille !... interrogea anxieusement le général.

— Rassurez-vous... monsieur Mendès... elles vont bien... je les ai vues, il y a deux heures à peine...

Le visage du pauvre homme se rasséna ; il amena doucement le visiteur jusqu'à la chaise unique, dont se composait son mobilier, la lui offrit d'un geste et s'assit lui-même sur le pied de son lit en disant d'une voix suppliante :

— Parlez-moi d'elles ?

— Mon cher monsieur Mendès, répondit Jacques avec un hochement de tête douloureux, elles sont fort malheureuses.

— Pauvres femmes, murmura le général.

Puis, après un moment :

— Mais, comment se fait-il qu'on vous ait permis de pénétrer jusqu'à moi ?... pour quelles raisons mes géoliers se sont-ils départis de leur rigueur ?

— C'est au consul français que je suis redevable de cette faveur, répliqua le jeune homme en détournant ses regards, comme s'il eût craint que le vieillard y put lire qu'il ne lui disait pas la vérité.

De nouveau, M. Mendès lui prit les mains et les serra avec énergie.

— Oh ! vous êtes un brave enfant, Jacques, et je vous aime bien.

— Monsieur Mendès, dit brusquement le jeune homme en conservant, dans les siennes, les mains du général : monsieur Mendès, je suis venu vous trouver pour vous demander une grâce...

— Une grâce... à moi !... balbutia le général avec un grand étonnement dans la voix... laquelle ?

— J'aime Mlle Merced, répondit Jacques, et je viens vous supplier de me la donner pour femme...

Le général se leva d'un bond, prit le jeune homme par le bras, et l'amena juste sous le rayon de lumière qui passait à travers les barreaux de son étroite fenêtre ?

— Que venez-vous de dire balbutia-t-il... Ai-je bien entendu !... voulez-vous épouser ma fille ?

— C'est mon vœu le plus cher.

— Mais, rappelez-vous la réponse que vous-même m'avez faite à l'hôpital, dans la chambre de ce pauvre abbé Rigal... Quoique vos raisonnements m'aient désespéré, j'ai été, cependant, obligé de reconnaître qu'ils étaient fondés... Vous avez subordonné votre réponse à un changement de situation.

— Eh bien ! répondit Jacques avec un imperceptible sourire, la situation n'a-t-elle pas changé ?

— Elle a empiré... Avant tous ces malheureux événements, sans avoir de fortune, j'avais cependant mon existence assurée, je possédais une maison où je pouvais vous donner l'hospitalité... Maintenant, je n'ai plus rien, pas même ma liberté... et, en épousant Merced, ce serait un double fardeau que vous vous mettriez sur les bras... puisque ma malheureuse femme reste seule et sans ressources.

Il avait dit tout cela d'une voix basse, profonde, comme honteuse, tandis qu'une larme brillait à l'extrémité de ses cils blancs.

— Ne vous ai-je point dit, monsieur Mendès, répartit Jacques, que j'aime Mlle Merced ?... Certes, ma position n'a rien de brillant, de bien envia-

ble ; néanmoins, avec du courage et de l'énergie, j'arriverai, j'en suis certain, à l'améliorer... Or, ce courage, cette énergie, où pourrais-je les puiser, sinon dans l'affection de celle que j'aime.

Il se tut un moment et ajouta :

— Et tenez, durant la traversée, au cours de laquelle j'eus le bonheur de faire connaissance de Mme Mendès, j'ai été très malheureux, car, du jour où j'aperçus Merced, je l'aimai, et, me figurant à tort votre situation de fortune trop au-dessus de ma modeste position, je sentais que jamais je n'aurais le courage de vous faire l'aveu de mon amour.

— Croyez-vous donc que c'eût été un obstacle ? demanda le général.

— De votre côté, peut-être pas ; mais du mien, oui, assurément ; je veux que la femme que j'épouserai me doive tout ; moi, je ne veux lui devoir rien autre chose que mon bonheur.

Emu, le général lui serra les mains avec effusion.

— Brave... brave enfant ! balbutia-t-il.

Puis soudain, ne pouvant se contenir, il attira brusquement le jeune homme sur sa poitrine et l'embrassa avec effusion.

— Mon fils !... s'écria-t-il.

Ils demeurèrent un moment unis dans une étreinte affectueuse.

Enfin, redevenu plus calme, M. Mendès dit tristement :

— C'est une lourde tâche que vous assumez là, mon enfant... Je disparaîs, moi ; et vous devez être chef de famille, avec deux existences auxquelles il vous faudra suffire... Ne craignez-vous pas que cette charge soit au-dessus de vos forces ?

Jacques répondit, d'une voix vibrante, et avec un beau mouvement d'enthousiasme :

— L'affection de Merced démultiplera mes forces.

— Les jeunes gens sont heureux, soupira le vieillard.

Puis, après un moment :

— Pour être franc, mon cher Jacques, dit-il, je dois vous demander pardon... au sortir de cette conversation, que nous eûmes à l'hôpital de Panama, je vous avais mal jugé, je vous avais cru égoïste, intéressé... n'ayant pour ma pauvre Merced, qu'un de ces sentiments superficiels, sans racines profondes, qui servent de combinaisons matrimoniales, si fréquentes à notre époque...

Le visage de Jacques s'assombrit.

— Monsieur Mendès, fit-il lentement, le Jacques Miquet du *Medway*, celui que l'abbé Rigal honorait de son amitié, celui dont Mlle Merced avait, à son insu, conservé le souvenir au fond de son cœur, celui enfin que vous appelez, en ce moment, votre fils, ce Jacques Miquet n'est point celui auquel, dans un élan d'affection paternelle, vous êtes allé offrir la main de votre fille, et qui eut l'indignité de la repousser.

Le général ouvrit de grands yeux.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

— Epargnez-moi la douleur de vous donner moi-même les explications auxquelles vous avez droit : Mlle Merced satisfera votre légitime curiosité... sachez seulement que j'ai un grand malheur dans ma vie.

Il s'interrompit brusquement, comme craignant d'en trop dire, et se tut durant quelques secondes...

— Vous m'avez dit tout à l'heure, reprit-il sur un autre ton, que vous alliez disparaître...

— Je suppose que la Colombie va m'être interdite... et qu'il me faudra continuer, en pays étranger, la lutte pour l'existence... quelle autre condamnation pourrait me frapper... m'interner à perpétuité dans une prison... ils ne l'oseraient... mes partisans pourraient me délivrer...

Puis voyant que Jacques le considérait d'un air singulier :

— Savez-vous quelle est la sentence qui me frappe ?... depuis trois jours que j'ai passé en jugement, on me laisse ignorer mon sort ; si vous le savez, j'attends de votre amitié...

Le jeune homme parut hésiter ; ses sourcils se contractaient comme sous l'empire d'une émotion violente ; enfin, il répondit :

— Oui, monsieur Mendès, je le sais... et c'est précisément parce que je le sais que je suis ici.

— Parlez, parlez vite... supplia le général... qu'ont décidé les juges ?

— Ils ont décidé que vous seriez mis à mort.

Le vieillard demeura un moment muet, tellement sa stupéfaction était grande.

—C'est impossible, balbutia-t-il ; j'ai mal entendu... ou vous avez mal compris... La peine de mort, en matière politique, est abolie ici depuis longtemps.

—En matière politique, assurément ; mais les juges ont décidé que le cas était tout autre, et que l'intervention des nationaux étrangers transformait la question...

—L'intervention des nationaux étrangers ! répéta machinalement le général, qui ne comprenait pas...

—En deux mots, voici ce qu'a fait le gouvernement, désireux tout à la fois de ne pas enfreindre la loi, et de ne pas laisser impunis les désordres auxquels a donné lieu votre généreuse tentative : une pétition a circulé parmi tous les étrangers dans l'Isthme, et qui ont eu à souffrir de l'insurrection ; cette pétition avait pour but de réclamer l'application d'une loi "internationale" non abrogée, et en vertu de laquelle les coupables peuvent être, exceptionnellement, condamnés à la pendaison.

Le général poussa un cri terrible.

—Pendù ! je serais pendù ! moi, le général Mendès y Tendura !... c'est impossible !... ils n'oseraient pas... un soldat ! un homme qui a versé son sang pour l'Indépendance !... non, non, ils n'oseraient !...

Et prenant fébrilement les mains du jeune homme :

—N'est-ce pas !... vous vous êtes trompé... ces gens ne se permettraient pas... et puis, d'ailleurs, ils ne trouveraient pas un homme assez misérable pour exécuter cette inique sentence.

Jacques courbait la tête.

—Cher monsieur Mendès, balbutia-t-il ; vous vous trompez... la sentence sera exécutée.

—Qu'ils me fusillent, au moins.

—Ils savent bien qu'ils ne trouveraient pas un soldat capable de braquer le canon de son fusil sur la poitrine du général Mendès y Tendura... Mais d'ailleurs, peu importe la mort à laquelle vous êtes condamné, puisque, en ce qui vous concerne, la sentence ne sera pas exécutée.

M. Mendès tressaillit.

—Pas exécutée ! répéta-t-il : que voulez-vous dire ?

—Donnez votre parole de quitter la Colombie sans tarder, et vous êtes libre.

—Expliquez-vous ?

—Je ne puis rien vous répéter que ce que l'on m'a dit : le gouvernement est fort embarrassé de vous et ce serait, je crois, un service considérable que vous lui rendriez, si vous vouliez bien vous en aller.

Le général eut un petit ricanement moqueur.

—Leur rendre un service ! moi !... vous plaisantez... ils m'ont pris, qu'ils me gardent.

—Songez à la pendaison, général... songez surtout à Mme Mendès... ces deux malheureuses femmes auxquelles vous vous devez.

—Vous avez raison, mon cher Jacques ; je ne m'appartiens pas ; après avoir tenté de faire mon devoir, comme patriote, je n'ai pas le droit de me dérober à ceux que m'impose ma situation de chef de famille.

Un éclair de joie brilla dans la prunelle de Jacques.

—Je craignais qu'il ne fût plus difficile que cela à décider, pensait-il.

Puis, se levant :

—Alors, dit-il, c'est chose convenue ; ce soir, vers dix heures, on viendra vous chercher, et l'on vous conduira à bord du *Rio-Tinto*, paquebot qui vous conduira à New-York : votre femme et votre fille seront à bord ; vous les embrasserez, puis je les ramènerai à terre, et on lèvera l'ancre.

Il se dirigeait vers la porte, quand M. Mendès l'arrêta.

—Un mot encore : en me faisant grâce de la vie pour se débarrasser de moi, le gouvernement grâce également les autres condamnés, n'est-ce pas ?

Les sourcils de Miquet se froncèrent soucieusement.

—Vous ne répondez pas ? fit le général d'une voix brusque.

—La grâce ne concerne que vous seul... parce

vous seul êtes embarrassant, murmura le jeune homme.

M. Mendès redressa sa haute taille et, se croisant les bras sur la poitrine :

—Et vous avez pensé, dit-il, que je me prêterais à une semblable combinaison ! que j'abandonnerais mes compagnons de combat et d'infortune... que je pourrais supporter de me sauver, tandis qu'ils paieraient de la vie leur dévouement à la cause de l'indépendance !... Ce serait une lâcheté !... une lâcheté insigne !... et j'aime mieux mourir comme un malfaiteur que de vivre comme un misérable.

Et il ajouta d'un ton emphatique :

—Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

—Mais, général, ces gens auxquels vous sacrifiez votre vie et le bonheur de votre famille, sont indignes de toute sympathie ; s'ils ont risqué leur vie, ce n'est point par conviction politique, mais par ambition personnelle... l'appât du lucre est le seul mobile qui les ait guidés... et encore ceux-là sont ils les plus dignes d'intérêts... les autres—le plus grand nombre—ne sont que de vulgaires scélérats, des incendiaires, des assassins, des voleurs.

M. Mendès se voila la face.

—Oui, balbutia-t-il, c'est grand pitié quand le patriotisme doit avoir recours à de semblables auxiliaires.

Il ajouta d'une voix plus ferme :

—Mais ces détails là disparaîtront aux yeux de l'histoire et du mouvement généreux tenté par moi ; il ne restera que le souvenir de son échec malheureux ; la qualité de ceux qui m'ont secondé sera oubliée et l'on ne se souviendra plus que de cette poignée de malheureux que j'aurai abandonnés au supplice, après les avoir compromis.

—Il est inutile d'insister, mon cher Jacques... je reste. Tout à l'heure, votre langage si affectueux et le souvenir de ma famille m'avaient fait perdre la notion de mon véritable devoir... Je me suis ressaisi maintenant, et quel que soit le sort qui m'est réservé, je l'attends.

Miquet l'enveloppa d'un regard singulier et murmura :

—Je le sauverai malgré lui.

Puis tout haut :

—Qu'il soit donc fait comme vous le voulez, monsieur Mendès, je vais transmettre votre décision à qui de droit et je reviendrai vous voir, si les nouvelles démarches que je vais tenter réussissent.

Silencieusement, le vieillard lui ouvrit les bras ; après quoi, brusquement, Jacques sortit du cachot.

* * *

Le lendemain, dès l'aurore, une foule énorme se pressait dans le quartier Playa Prieta, envahissant la gare, encombrant les quais, obstruant les voies ; chose étrange ! cette foule était silencieuse et, sur tous les visages, une sorte de tristesse était peinte, avec cependant une pointe de curiosité dans les regards.

Les voies étaient désertes de trains ; le matériel ayant été remisé sous les hangars, seule, une locomotive avec son tender, attelée d'une seule prolonge, chauffait, envoyant vers le ciel des panaches de fumée noirâtre, couvrant, par instant, la rumeur de la foule d'un strident coup de sifflet.

Au-dessus de la prolonge, une construction singulière avait été élevée durant la nuit ; c'était un grand quadrilatère de fortes poutres, traversé, dans le plan horizontal, mais perpendiculairement à la voie, par deux autres poutres de même dimension que les autres ; à chacune de ces poutres, dix crochets recourbés, comme ceux des étals de boucherie, étaient fixés, et à chacun de ces crochets, une corde neuve pendait, terminée à son extrémité inférieure par un nœud coulant.

L'attention de la foule se partageait entre cette singulière machine et une estrade, sur laquelle avaient pris place les autorités.

Tout à coup, un grand mouvement se produisit parmi les curieux, et un roulement de tambour retentit, grave, funèbre, sourd comme un glas, annonçant l'arrivée des condamnés qui apparurent

bientôt, marchant entre des files de soldats, le fusil chargé et la baïonnette au bout du canon.

Ils étaient quarante, le col nu, les pieds entravés, les mains liées derrière le dos : on les fit monter sur la prolonge, ranger sur quatre rangs de dix hommes, et aussitôt, on leur passa au cou le nœud coulant terminant chaque corde, qui se trouva, pour ainsi dire, presque tendue.

Les condamnés faisaient assez mauvaise figure, surtout Landrin, à moitié ivre, insultait la foule ; les autres, des gredins du même calibre que lui, baissaient la tête, l'œil atone, la lèvre tremblante, les joues livides.

Seul, au premier rang, le général Mendès y Tendura, immobile comme une statue de bronze, attendait la mort avec une résignation stoïque : à côté de lui, Giovanni Corda, les yeux hors la tête, les jambes flageollantes, ressemblait, avec ses cheveux que la terreur avait blanchis en quelques heures, à un vieillard en démenée.

Tout était prêt ; un roulement de tambour retentit, auquel la locomotive répondit par un sifflement aigu.

La foule se découvrit.

Un second roulement, et la machine démarra insensiblement, ce qui tendit les cordes.

Un troisième roulement, et la locomotive se mit en marche.

Les dix hommes du quatrième rang perdirent pied, tombèrent dans l'espace, décrivant une courbe comme l'oscillation d'une balançoire ; puis le troisième rang, puis le second, et enfin le premier suivirent, et ces corps, agités de contractions musculaires dans les affres de l'asphyxie, se heurtaient épouvantablement, ainsi que de sinistres pantins, les premiers partis étant revenus sur les derniers.

Ce fut comme une danse horriblement grotesque de clowns suspendus à trois mètres au-dessus du sol.

La foule se taisait, se repaissant cruellement de ce spectacle, attendant pour s'écouler que les pendus demeurassent immobiles au bout des cordes.

Puis tout à coup, le naturel de ces Américains reprenant le dessus, des paris s'engagèrent à propos des convulsions de ces misérables ; mais une clameur subite s'éleva lorsqu'une voix s'écria :

—Il n'y en a que trente neuf !

Trente neuf ! Cette exclamation se répandit de bouche en bouche. On vérifia, on compta ; il n'y avait que trente-neuf cordes et trente-neuf cadavres ; c'était bien exact.

Pourtant, on en était bien sûr, quarante condamnés avaient été amenés et placés sur le wagon ; et ceux qui avaient suivi l'opération dans tous ses détails, avaient compté au fur et à mesure que l'on passait des cordes autour des cous, et affirmaient que l'exécuteur avait passé quarante nœuds coulants.

Et pourtant, il n'y avait plus, à présent, que trente-neuf cordes et trente-neuf pendus !

—Le quarantième a dû rester sur la prolonge ! s'écria une voix.

—Oui ! oui ! répondirent dix voix, puis cent voix... la locomotive l'a emmené,

—Mais alors, la corde était mal accrochée.

—Ou bien le crochet était mal planté.

—Il faut vérifier.

Mais le crochet, veuf de sa corde, était en parfait état et il n'y restait pas le moindre débris de chanvre.

—Il faut envoyer une locomotive à la poursuite de l'autre.

Tel fut l'ordre des autorités ; mais à peine la machine se mit-elle en marche que son tender et l'unique wagon qu'elle emmenait furent pris d'assaut par des curieux et des parieurs, qui se tassèrent sur la toiture, sur les marchepieds, et qui envahirent la locomotive elle-même.

On fila à toute vapeur sur Colon où l'on apprit, en arrivant, que la machine dont on s'était servi pour l'exécution était entrée en gare une demi-heure auparavant.

Quant au chef de gare, accablé de questions, il ne pouvait rien répondre, car il ne savait rien : le mécanicien était arrivé seul sur sa machine, l'avait garée et s'en était allé déjeuner paisiblement à son bar habituel.

Sur les indications fournies par les employés, le représentant de l'autorité suivi de tous les parieurs

qui avaient quitté Panama en même temps que lui, se rendirent à ce bar ; mais ils ne trouvèrent point le mécanicien.

Alors, très dépités, tous remontèrent dans leur wagon et reprirent le chemin de Panama.

* *

Au moment où M. Mendès avait senti osciller sous ses pieds le plancher de la prolonge, il avait fermé les yeux et, envoyant par la pensée un suprême adieu à sa femme et à sa fille, il avait attendu la mort.

Aussi sa surprise avait-elle été fort grande, lorsqu'au lieu d'être, comme ceux qui l'entouraient, arraché du wagon et balancé au bout de sa corde, il se sentit tout à coup projeté violemment en avant, puis étendu sur le plancher, où une main de fer le maintenait immobile, étendu de tout son long.

La machine, pendant ce temps, volait sur les rails, dévorant l'espace avec une vertigineuse rapidité. Les monuments de Panama avaient disparu à l'horizon ; déjà on avait dépassé la station d'Obispo et l'on s'engageait dans la rampe qui monte à la Culebra.

—Vous pouvez vous relever, maintenant, mon général, dit une voix.

La main qui l'enserrait l'abandonna, et, le soutenant par les épaules, l'aïda à reprendre une position normale.

—Antonio ! s'écria M. Mendès en reconnaissant avec stupéfaction dans l'homme qui venait de lui parler le jardinier de la villa *Santa Virgen*.

—Moi-même, mon général, répondit le brave homme d'une voix vibrante.

—Mais n'est-ce pas toi qui tout à l'heure ? . . .

—Vous a passé la corde au cou ? si, mon général, à vous comme aux trente-neuf autres pauvres diables qui rendent, en ce moment, compte au bon Dieu de toutes leurs vilaines actions.

Il eut un haussement d'épaules comique.

—Que voulez-vous, mon général, il n'y avait pas d'autre moyen de vous sauver . . . alors je me suis fait bourreau . . .

—Mais, malheureux, s'écria M. Mendès, tu me fais commettre une infamie . . . j'ai déserté mon poste . . . je devais mourir avec mes compagnons d'infortune . . .

Antonio eut un gros rire.

—Ah ! ma foi, répondit-il, vous voir pendu entre un Landrin et un Giovanni Corda, cela me rappelait trop le Christ entre les deux larrons . . . et comme cette histoire-là m'a toujours indigné, je me suis juré que je m'opposerais de toutes mes forces à ce qu'on la recommençât . . .

—N'importe, gronda le général ; je ne veux point qu'on dise que je me suis sauvé, alors que les autres mouraient . . . Je veux retourner à Panama.

Antonio étouffa un formidable juron, mais ne répondit rien ; seulement, d'un signe de la tête, il désigna le mécanicien qui, immobile sur la plate-forme, accélérât la marche de la locomotive.

—Eh ! mon brave ! cria le général, machine en arrière . . .

Le mécanicien, comme s'il n'eût pas entendu, ouvrit la porte de la chaudière et y engouffra une énorme pelletée de charbon.

—Arrête ! cria M. Mendès d'une voix irritée, arrête ou je saute.

Il y avait dans cette voix une décision telle que le mécanicien se retourna :

—Ne sautez pas, général ; nous ferons ce que vous voudrez.

Ce disant, il enjamba le tender et rejoignit M. Mendès sur la prolonge ; alors, il arracha le mauvais chapeau de feutre, qui lui mettait un masque d'ombre sur le haut du visage, enleva une barbe épaisse qui lui encadrait le bas de la figure, envahissant les joues jusqu'aux yeux.

—Jacques ! . . . s'écria le vieillard . . . mon enfant ! . . . mon fils ! . . .

—J'avais juré à Merced que je vous sauverais, M. Mendès . . . j'ai tenu mon serment . . . Maintenant, vous voulez retourner à Panama . . . je suis à vos ordres ; seulement, comme je ne vous aurai pas sauvé et que je n'oserai pas me présenter

devant votre fille, je vous accompagne, et le gouvernement fera de moi ce que bon lui semblera.

—Et je ferai comme M. Miquet, dit à son tour Antonio.

Le général leur prit à chacun la main.

—Vous me désespérez, balbutia-t-il.

Et il ajouta :

—Cette fuite, c'est le déshonneur pour moi.

Une inspiration subite vint à Jacques.

—Qui sait, répondit-il, si Dieu, en nous permettant de vous sauver, n'a pas voulu vous conserver pour l'avenir de votre patrie . . . A notre époque, les hommes intègres sont rares, mon général, et l'ignominieuse mort qui vous était réservée eut peut-être fait évanouir à jamais l'espoir d'indépendance qui brille quand même au fond du cœur des patriotes.

M. Mendès courba la tête.

—Qu'il soit donc fait comme vous désirez, dit-il.

Le jeune homme poussa un cri de joie et, courant à sa plate-forme, saisit le frein et renversa la vapeur ; la machine, après avoir roulé pendant quelques mètres encore, s'arrêta presque brusquement.

—Que faites-vous ? demanda M. Mendès.

—Je vous débarque, général, il serait imprudent d'avancer davantage, car les toits que vous apercevez là-bas sont ceux de Gatun, la dernière station avant Colon ; au bas du talus vous trouverez un sentier qui vous mènera, à travers bois, jusqu'au rio Chagres . . . Une barque, montée par les amis d'Antonio, vous attend pour vous conduire jusqu'au fort San Lorenzo . . . Une fois là, caché dans une habitation, vous attendrez le passage d'un bâtiment anglais, qui vous transportera à Buenos-Ayres.

—C'est l'exil ! murmura tristement M. Mendès . . . ne pourrai-je au moins embrasser, avant de partir, ma femme et ma fille ?

—Je vous les conduirai moi-même ce soir, répondit le jeune homme . . . et maintenant, partez vite.

Ce disant, il serrait la main du vieillard qui, aidé d'Antonio, descendit sur la voie ; puis il desserra le frein et la machine se mit en marche en poussant un joyeux sifflement, tandis que le mécanicien improvisé rajustait son chapeau et sa fausse barbe.

Il était bien heureux, notre ami Jacques, il avait tenu le serment fait à Merced.

XXVI. — DEUX LETTRES COMME ÉPILOGUE.

Deux mois s'étaient écoulés depuis les événements racontés au précédent chapitre.

La villa *Santa Virgen* avait été vendue ; seules désormais et sans d'autres ressources que la petite rente de Mme Mendès, Merced et sa mère avaient dû se débarrasser de la luxueuse habitation où s'étaient écoulées les plus heureuses années de leur existence ; par bonheur, elles en avaient pu trouver un bon prix, car à la suite des incendies de Colon et de Panama, les immeubles avaient pris, soudainement, une valeur plus grande.

De la somme ainsi réalisée, Mine Mendès avait fait deux parts : l'une, la plus grosse, avait été envoyée à Buenos Ayres pour permettre au général de vivre convenablement jusqu'à ce qu'il eût trouvé une situation ; l'autre part, la brave dame l'avait gardée et jointe aux quelques cents francs de rente que rapportait sa modeste dot ; elle les faisait vivre, elle et sa fille, modestement.

Elles avaient loué, dans un des faubourgs de la ville, un petit logement où elles vivaient en recluses, ne recevant personne, expérimentant le très humain mais très dur distique du poète latin :

Donec eris felix, multos numerabis amicos ;
Tempora si fuerint nubila, solus eris !

Cependant nous allons trop loin en disant qu'elles ne recevaient personne : tous les jours Jacques Miquet les venait voir.

Le jeune homme souffrait beaucoup de sentir ces deux pauvres femmes tombées, si brutalement, sans transition aucune, en un état de misère.

Tout d'abord, n'écoutant que son premier mouvement, il avait, avec une grande discrétion, fait

ses offres de services à Mme Mendès ; mais l'orgueilleuse Irlandaise ne l'avait pas laissé achever et, en quelques paroles pleines de tact et de dignité, lui avait fait comprendre que son rôle de fiancé ne lui permettait pas d'intervenir, pécuniairement parlant, dans la situation de Merced.

—Et puis, avait ajouté la bonne dame en levant vers le ciel ses yeux remplis de soumission chrétienne, si Dieu nous a envoyé cette épreuve, c'est qu'assurément il a ses desseins sur nous ; pourquoi nous permettrions-nous de les contrecarrer ?

Depuis ce jour, Jacques s'était tu, admirant de toute son âme cette femme courbée avec résignation sous la volonté divine, et cette jeune fille acceptant sa nouvelle situation avec un courage plein de simplicité.

Quant à lui, les mêmes raisons qui, Pierre vivant, lui avaient fait garder le silence sur l'attentat criminel et sur la spoliation odieuse dont il avait été victime, lui avaient clos les lèvres également, après qu'il eût constaté la mort de son misérable cousin.

Certes, rien ne lui eût été plus facile que de faire reconnaître son identité et de prendre à la Compagnie du canal cette place d'ingénieur qui lui appartenait légitimement.

Mais pour cela, il lui eût fallu raconter sa douloureuse histoire, initier tous ces indifférents à sa honte ; cela jamais !

Le nom qu'il portait, le nom que son père lui avait légué pur et sans tache, ne traînerait pas dans les bureaux de police ni dans des antichambres de juge d'instruction.

Et puisque Dieu avait voulu que les choses fussent ainsi, elles resteraient telles que Dieu les avait faites.

On voit que l'identité de sentiments religieux chez Jacques et chez Mme Mendès leur faisait tenir le même raisonnement et les courbait tous deux, avec la même soumission, sous la volonté divine.

Aussitôt passée l'émotion qu'avait causée dans l'isthe la tentative généreuse mais imprudente du général Mendès y Tendura, Jacques avait donc repris aux chantiers de la Culebra le poste de surveillant qu'il y occupait primitivement, et là, en travaillant beaucoup, il réussissait à vivre et à économiser sur sa paie une modeste somme qu'il envoyait régulièrement à sa mère.

* *

Il était huit heures, c'était le moment de la soirée où Jacques Miquet venait rendre visite aux dames Mendès ; aussi Merced se hâtait-elle de faire disparaître les traces de leur modeste repas et de mettre en ordre la petite pièce qui servait à la fois de salle à manger et de salle de réception.

Quand elle eut fini, la jeune fille déposa sur la table un service à thé et plaça sur le poêle, pour qu'elle se tint au chaud, la cafetière remplie d'eau bouillante.

Cela fait, elle jeta un regard sur la pendule ; alors elle tressaillit.

—Ne vous semble-t-il pas, maman, que M. Miquet est en retard ce soir ?

Mme Mendès allongea les lèvres dans une petite moue dubitative.

—Penses-tu, répliqua-t-elle . . . nous achevons à peine de dîner.

—Ordinairement, insista Merced, il arrive à huit heures . . . huit heures cinq . . . et voyez, il est presque la demie.

La mère hochait la tête et murmurait avec un petit saurire :

(La fin au prochain numéro)

NOTRE FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman nouveau d'un écrivain populaire par excellence, qui aura une popularité aussi retentissante que celle de la *Porteuse de pain*, dont nos lecteurs ont gardé le souvenir et qui a obtenu un si éclatant succès.

L'action est dramatique, émouvante, mouvementée et d'une irréprochable moralité